

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris, — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 28 VOLUMES : 300 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

15^e Année. N^o 764. — 2 Déc. 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Les réclamations et les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — Secrétaire : M. É. HUBERT

L'AMBASSADE

CHINOISE

Débarqué en France pendant l'occupation prussienne, l'ambassadeur Tchong-Haou n'a pu être reçu que le 23 novembre 1871 par M. Thiers, et présenter au président de la République des satisfactions et des excuses au sujet du massacre de Tien-Tsin, remontant au 21 juin 1870.

Les ministres de la guerre, de la marine, des affaires étrangères et le ministre de France en Chine assistaient à cette audience.

A son départ comme à son arrivée, les honneurs militaires ont été rendus à l'envoyé de l'Empire des Tsing.

S. E. Tchong-Haou, avant d'être chargé de la mission qu'il vient de remplir, était surintendant des trois ports du Nord, ministre de la guerre de droite (il y a en Chine deux ministres de la guerre), chef d'un corps d'armée ou *banié*, et proposé à la garde du prince impérial.

Son érudition, son activité et sa haute capacité lui ont valu l'estime et la considération générales.

Robuste et grand, Tchong-Haou est



Tchong-Haou, ambassadeur chinois et son interprète Tshing reçus le 23 novembre par M. Thiers au palais de la présidence. — (Photog. de MM. Gauthier et Pepper.)

dans toute la force de l'âge. Il a quarante-six ans, le teint mat, un front large et élevé, un visage accentué et plein, un peu gras, mais ne manquant ni de caractère ni de distinction.

L'ambassadeur s'est installé à la mission de Tunisie, dans l'admirable maison mauresque du baron de Lesseps, avenue Montaigne.

Il a auprès de lui : un élève interprète pour la langue française, Tshing, âgé de dix-huit ans, et un autre pour la langue anglaise, Têh; trois officiers militaires lui servant d'aides de camp; un médecin chinois, un cuisinier, un barbier et six domestiques.

Un gentleman anglais, dont l'urbanité égale le talent, et qui habite depuis dix ans le Céleste Empire, M. Brown, remplit les fonctions de secrétaire d'ambassade.

Samedi, M. de Geoffroy a rendu visite à Tchong-Haou. Nous croyons savoir que notre ministre s'est surtout préoccupé dans cette entrevue du double établissement prochain, à Paris, d'une légation permanente et d'une école chinoise.

V.-F. M.

SOMMAIRE

TEXTE : L'ambassade chinoise. — Courrier de Paris, par Pierre Veron. — Envois des pensionnaires de l'Académie de France à Rome, par Olivier Merson. — Les élections à New-York. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — L'obus de Champigny. — Un sonnet inédit de Beaudeau. — Extrait des affiches de Strasbourg du 18 novembre 1871. — Théâtres, par Charles Monselet. — Sauvetage de l'équipage de la *Catherine*. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Voyage de M. Thiers à Rouen. — Chronique élégante.

EUILLETON : Papiers de famille, par Charles Joliet.

GRAVURES : Tchong-Haou, ambassadeur chinois, et son interprète Tching. — Les dernières élections de New-York. — Les envois de Rome : *le Coup, la Mère et l'Enfant*. — Saint Edmond, martyr. — L'obus perdu de Champigny. — Sauvetage de l'équipage de la *Catherine*. — Revue comique, par Cham. — Arrivée de M. Thiers à Rouen. — Echecs et rebuts.

COURRIER DE PARIS

Si vraiment le bonheur est le propre des peuples qui n'ont pas d'histoire, la nation française a dû être bien heureuse depuis huit jours, car la semaine qui vient de s'écouler ne laissera pas la moindre trace.

Les amateurs d'émotions violentes ont, il est vrai, eu le régal, rue Folies-Méricourt, d'un assassinat en deux parties qui jadis les auraient fortement passionnés. Mais nous avons vu tant de choses horribles que nous sommes blasés et que le Troppmannisme n'est plus qu'une bucolique à côté des abominations dont la France a été témoin et victime.

Même apathie à l'endroit des expositions plus ou moins animales. La première fois qu'on eut l'idée de réunir un certain nombre de chiens dans une longue galerie qui avait été construite au Cours-la-Reine, ce fut presque un petit événement.

En ce temps-là, les badauds n'avaient rien de mieux à faire. Aujourd'hui, qui peut se soucier de semblables subtilités en présence des préoccupations qui nous obsèdent tous? Les combats de rats eux-mêmes n'ont plus le public. Les souvenirs de la guerre, d'une part, les séances de l'Assemblée nationale, de l'autre, leur font trop de concurrence. Les souvenirs!...

Une date à jamais sanglante n'est-elle pas venue encore hier, ne vient-elle pas encore aujourd'hui nous dire :

— Pensez à ceux qui sont morts pour la patrie! Je me les rappelle comme si nous les vivions, ces deux journées de Champigny qui firent naître tant d'espérance pour aboutir à tant de déception.

Comme si le hasard implacable voulait se rire de nos efforts et accumuler sur nous toutes les misères, le temps, jusque-là si élément, s'était mis dès le matin à la gelée, ainsi qu'il arriva encore lors de l'affaire du Bourget. Le 30 novembre, il faisait un soleil radieux. Mais quel froid! Je revois encore l'énorme plaine du bois de Vincennes et le plateau de Gravelle, où se tenaient en réserve deux corps d'armée. Les burnous rouges des spahis semblaient, de distance en distance, faire des taches de sang sur l'horizon.

Ils s'en allaient couper au hasard dans le bois quelque jeune arbre qu'ils traînaient après eux, et dont au passage leurs chevaux efflanqués cherchaient à mordre un bout d'écorce. Ça et là quelques bivacs à l'endroit où jadis le sport tenait ses congrès d'élégance. Puis un effroyable déploiement de chariots, de caissons, de fourgons, de charrettes. Dix mille véhicules peut-être accumulés dans un désordre qui n'était pas un effet de l'art et qui donnait à pressentir le résultat final...

Cependant, au loin s'entendait le grondement non interrompu de la canonnade. Du haut du plateau

de Gravelle, le panorama était splendidement terrible. A droite, on voyait courir sur les rails du chemin de fer d'Orléans les locomotives blindées chargées d'opérer une diversion. A gauche, d'autres locomotives vomissaient le feu et la mitraille du côté de Nogent; puis, plus loin, s'étendait sur un espace de plusieurs kilomètres le théâtre même de l'action.

Ces déchainements sous ce ciel bleu avaient quelque chose d'horrible. Partout la fumée ensoleillée, au milieu de laquelle éclataient des éclairs intermittents. En avançant, on commençait à rencontrer les convois de blessés qu'on acheminait vers les bateaux-Mouches. Défilé lugubre, laissant derrière lui une traînée de cris et de gémissements.

Je me rappelle, notamment, un coin de tableau d'un saisissant contraste.

Sur la route qui monte de la Marne vers le fort de Nogent deux files d'hommes se rencontrèrent soudain. Les uns étaient des blessés français, les autres des prisonniers saxons qu'on emmenait au fort. L'encombrement força à faire halte.

Ils restèrent là dix minutes environ, ces ennemis de tout à l'heure, à s'entre-regarder. La colère avait disparu, et il y avait de la compassion dans les yeux des uns comme dans les yeux des autres. D'aucuns hochaient la tête, semblant se dire mutuellement :

— Pauvres dupes que nous sommes, quand cessons-nous de nous égorger pour le caprice des maîtres?

Un prisonnier saxon tendit sa gourde à un blessé français. Il y eut même quelques poignées de main échangées. Puis on se sépara, tandis que la bataille se déchainait plus furieuse que jamais.

Je vivrais cent ans que je l'entendrais toujours cette mitraille furieuse qui, le soir du 30 novembre, vers quatre heures, succéda tout à coup à la canonnade. Nos pièces avaient pas à pas gravi le coteau. Elles avançaient toujours. On croyait à la victoire.

Soudain le combat prit une allure toute nouvelle. C'étaient les feux de peloton qu'on échangeait face à face, en avant de la crête. Imaginez le bouquet du feu d'artifice le plus nourri, crépitant sans interruption aucune pendant une heure et quart.

Comment comprendre qu'un seul homme revienne vivant, quand il a traversé une pareille tempête de fer?

Le soleil avait descendu graduellement rouge, sinistre, effrayant. On n'y voyait plus, on se battait encore. La nuit tomba complète. Rien de fait.

Des bataillons de mobiles débandés se ralliaient çà et là. Un petit chirurgien breton, qui avait rapporté un de ses soldats sur son dos, l'avait couché sur une pelouse du bois et lui coupait la jambe sans cérémonie.

Les soldats avaient froid, tout le monde avait faim, tout le monde se plaignait du manque d'unité dans le commandement, tout le monde sentait que l'effort avait été fait en pure perte.

Aux portes de Paris, une foule frémissante attendait les nouvelles, arrêtaient les cavaliers, sondait l'intérieur des voitures. Tantôt elle acclamait ceux qui leur raient de succès imaginaires, tantôt elle huait ceux qui lui disaient la vérité.

Et songer que le surlendemain la même comédie sanglante devait se renouveler, que le même héroïsme devait être dépensé avec cette différence que, le second jour de la bataille, nous n'avancâmes jamais, offrant sur place d'effroyables holocaustes.

Oh oui! l'anniversaire, qui pour la première fois est revenu cette semaine, est de ceux qui ne s'oublent pas et qui se pleureront toujours....

Comparez maintenant ces tableaux du passé avec les antithèses du présent.

Ils dorment là-bas dans la plaine sombre, et nous, les vivants, nous allons au bois, nous parions aux courses, nous préparons les costumes de pierrots pour le carnaval.

Qu'y faire? C'est une loi inexorable qui nous pousse en avant...

Et le général Trochu continue à écouler tranquillement son stock de petits discours.

Tenez, à propos de cet abandon de la tombe, je lisais, hier, les poèmes populaires de M. Eugène

Manuel : c'est un bon livre, ce sont des vers émus qui serrent le cœur et font penser.

Il y a là une pièce qui emprunte à l'anniversaire dont je parlais une navrante actualité.

Cette pièce est intitulée : *Les Abandonnés*, et est dédiée à M^{lle} Favart, qui la dit admirablement :

Je ne sais rien qui soit plus triste
Que ces vieux tombeaux délaissés,
Où jamais ne vient le fleuriste
Et que la mousse a tapissés.

Ici, la grille en fer rouillée
Oblique sur ses pieds boiteux,
Encadre une pierre écaillée
Où s'émiette un ci-git douteux.

Qui donc es-tu, pauvre poussière,
O mort qui n'es plus visité,
Être obscur couché sous la pierre
Où mon pied distrait s'est heurté?

Est-ce l'oubli, l'indifférence,
Et les morts sont-ils condamnés
A connaître cette souffrance
De se sentir abandonnés?

Dans ta tombe déserte et nue,
Du moins ma prière descend;
Repose en paix, âme inconnue :
Reçois le salut du passant.

La grande fosse commune des batailles n'a pas même la pierre émiétée et le douteux ci-git dont parle le poète.

Demandez-vous combien dans dix ans prendront le chemin de la plaine aux sépultures effroyablement accumulées...

Nous changerons brusquement de sujet, si vous le voulez bien. Celui-là est trop poignant. Il faut vivre avec la vie.

Done, on nous promet pour 1872 la reprise des expositions annuelles de peinture, et une bonne fortune m'a mis à même de voir avant son achèvement une œuvre qui certainement sera l'événement du Salon prochain.

C'est là-bas, aux Champs-Élysées, dans un ancien gymnase transformé en atelier, que Gustave Doré achève ce tableau aux proportions gigantesques.

Pour sujet, Jésus-Christ sortant du prétoire et descendant l'escalier au bas duquel l'attend la croix.

Cette toile, une des plus grandes, à coup sûr, qui ait jamais été peinte, sera, croyons-nous, une révélation même pour ceux qui prisaient le plus haut le talent de Doré. La composition a l'ampleur magistrale des grands maîtres et du Véronèse en particulier.

Encadrée dans une architecture splendide, la scène se développe avec une grandiose vérité.

Des deux côtés, la foule, contenue par des soldats, se presse pour voir passer le condamné, qu'elle acable de ses imprécations. Des grappes humaines pendent aux colonnes, s'accrochent aux portiques, s'échelonnent sur les marches.

Jésus-Christ descend impassible; sa longue robe blanche a des miroitements d'auréole; sa tête est bien celle de l'illumine qui regarde au but, placé au-dessus des invectives humaines.

Comme couleur, aussi bien que comme audace de dessin, c'est un tableau hors ligne.

Quand on pense que, de front avec une aussi écrasante besogne, Doré trouve moyen de mener vingt, trente, cent choses diverses! Dans ce même atelier, dix autres toiles se disputent son pinceau.

Et ce n'est rien encore.

Il nous a conduit ensuite à son logis de la rue Saint-Dominique, où le dessinateur travaille de préférence. Là il est en train d'achever une œuvre qui jadis aurait suffi à l'existence d'un homme.

C'est Londres tout entier avec ses scènes étranges, ses misères insondables, ses formidables grouillements. Un éditeur anglais a consacré à cette publication une bagatelle de six cent mille francs, et je vous jure qu'il en aura pour son argent. Comme dessin, comme gravure, comme variété, comme fini, Doré n'avait, nous l'affirmons, rien produit de cette valeur.

Votre curiosité n'est-elle pas satisfaite? Voici sur sa table huit ou neuf cents dessins ébauchés.

Voulez-vous voir encore? Entrez dans ce second atelier. Sur tous les chevalets des scènes du siège de

Paris, grisailles à l'huile qui formeront une histoire saisissante, l'histoire des yeux.

Ceci, c'est le déménagement hâtif des bombardés avec l'enfant qui grelotte sur la charrette, et le vieux paralytique que l'on emporte sur le dos. Ça, c'est une rue de Villejuif où l'on se masse pour le combat. Plus loin...

Ne me demandez pas d'énumération, il faudrait un volume.

Mais ce qui confond le plus, c'est, quand vous avez vu ainsi entassé un travail qui aurait usé dix vies, de vous trouver en face d'un homme frais, rose, dispos, de bonne humeur, n'ayant pas même l'air de se douter des prodiges qu'il accomplit, et qui, quand on veut le féliciter, vous coupe la parole en jouant un air de violon ou en exécutant un exercice de gymnastique.

Ah! si nous avions dans tous les genres un certain nombre d'hommes trompés comme celui-là!...

~ Ouverture de la Tertullia... La Tertullia va commercer le cours de ses succès... Allons à la Tertullia...

Et chacun se demande ce que peut bien être cet établissement, ainsi orné d'un nom latin.

Il s'agit simplement d'un café-concert où le service sera, dit-on, fait par des employées en costume espagnol.

Une tentative analogue fut faite il y a quelques années par un barbier excentrique qui avait ouvert, rue de Rivoli, une boutique où l'on était rasé par des dames travesties en Figaro. L'affaire n'allait pas mal; mais la police eut la funeste inspiration de s'en mêler, et elle renvoya ces virtuoses de la savonnette au quartier Bréda, qui les avait engendrées.

Je ne souhaite pas pareille intervention à la Tertullia, mais je ne vois pas ce que la présence de ces serviteurs féminins ajoutera au charme de la soirée. Les cafés-concerts ont bien assez d'exhibitions sans celle-là.

~ Autre annonce à la badauderie.

Depuis huit jours, on voit sur toutes les murailles une affiche du genre de celle que Polydore Millaud excellait à lancer. Cela représente une page à moitié blanche sur laquelle est tracé un point d'interrogation. Le haut de la page laisse apercevoir la figure d'un monsieur qui tient un bâton à la main.

Et les commentaires d'aller leur train.

— Qu'est-ce que cela peut bien être?

— Un homme qui brandit un bâton? C'est une allusion à la restauration de l'empire.

— Mais non, c'est un bâton de chef d'orchestre; c'est pour annoncer la réouverture des bals de l'Opéra.

— C'est un escamoteur qui veut faire de la réclame.

— C'est l'annonce d'un livre sur tous les marchés conclus pendant la guerre. Le point d'interrogation, le monsieur, tout cela est, un rébus signifiant : On va vous donner la clef de tous les mystérieux retours de bâton d'alors.

Ainsi vont les dialogues. J'avoue qu'au moment où j'écris je n'ai pas encore pu me procurer le mot de l'énigme.

Quel qu'il soit, ce que vous saurez probablement quand vous me lirez, je ne vous cacherai pas que ces ingéniosités de la réclame m'amuse toujours. Vous rappelez-vous les cinq doigts de Sothorn qui furent l'objet de la conversation pendant huit jours pour les gens qui n'ont rien à dire?

Et Casimir Godeuil? Et tant d'autres chefs-d'œuvre du même genre.

Les Américains, eux, ont un autre système. Ils font des exhibitions dans les rues et des promenades.

C'est ainsi que dernièrement un nouveau *Journal indicateur des chemins de fer* s'étant fondé, le directeur fit remorquer là-bas, par vingt-quatre chevaux, une gigantesque locomotive sur laquelle étaient du haut en bas collés des affiches de la feuille nouvelle.

Ce qui me rappelle précisément un des derniers mots de ce pauvre Millaud, dont je parlais tout à l'heure.

Quelqu'un était venu lui conter cette histoire. Millaud sourit d'abord.

Puis il sembla qu'une idée lui traversait l'esprit.

En effet, hochant la tête :

— Ce n'est pas mal, mais...

— Mais quoi?

— On aurait pu faire mieux.

— Comment?

— Ah! si j'avais été là-bas avec la liberté qu'on a dans ce pays-là!

— Eh bien?

— Eh bien! je me serais arrangé pour que ma locomotive éclatât de temps en temps....

~ Les informations militaires ne sont guère de mise dans un courrier de Paris. Pourtant, comment passer sous silence le racontar du *Journal de Paris*, relatif à la future coiffure de nos soldats.

Détail charmant : le *Journal de Paris* nous apprend d'un air attendri l'autre jour que le modèle en avait été fait par un de nos célèbres sculpteurs. Ce célèbre sculpteur, s'adonnant à la chapellerie dans ses moments perdus, est réjouissant au possible.

Quant à la coiffure qu'il a inventée, je ne lui en fais pas mon compliment, s'il faut en croire la description du *Journal de Paris*, que je transcris fidèlement :

« C'est un casque rond, cuivre et acier, semblable à celui que des dessins prêtent ordinairement aux guerriers romains. Une visière règne tout autour pour protéger le soldat contre la pluie et les oreilles contre les coups de sabre. Un soleil est appliqué en ronde bosse sur la face de devant. Une mentonnière de cuir assujettit le tout à la tête. En temps de paix, il sera surmonté d'un coq debout sur ses pattes, assez semblable à celui qui surmontait autrefois les hampes de drapeau. Ce coq sera en cuivre pour les simples soldats, en argent pour les officiers, en or pour les officiers supérieurs. En temps de guerre, ce coq, qui pourrait être gênant pour la marche dans les bois, sera remplacé par une grenade dans laquelle prendra naissance une chenille qui descendra sur le cou.

« Ce casque pèsera trois livres; l'armée qui campe aux environs de Paris en sera pourvue la première... »

Tout d'abord l'idée de faire adopter, au lendemain de la guerre que vous savez, une coiffure qui rappellera toujours les Prussiens à la population, cette idée est vraiment ébaubissante. Il semblerait qu'on ne dût avoir qu'une seule préoccupation : oublier les envahisseurs. Pas du tout, on les parodie.

Ce casque si disgracieux a fait rêver le sculpteur célèbre. Il s'est pris la tête entre les deux mains, il a interrogé le ciel du regard. Esprit saint descendez en lui! Et il a fini par engendrer l'invention cidessus décrite. Le coq en cuivre n'est pas non plus une complication à dédaigner. Par son poids, il élèvera la migraine au rang d'institution militaire.

Il est vrai que pendant la guerre on le mettra dans sa poche.

Alors, à quoi bon?

Sommes-nous assez riches pour nous payer de ces hochets de parade?

Ne serons-nous jamais assez sérieux pour sacrifier le futile à l'utile? N'avons-nous pas enfin eu assez de volatiles comme cela?

Je veux croire encore que tout cela n'est qu'une mystification.

Lorsque tout est à réorganiser dans notre armée, il serait par trop insensé de supposer que des généraux se réunissent pour décider, quoi? Les moyens de relever la France? Non. La question de savoir si le cuir des casques sera verni ou bouilli.

~ Décidément il s'agit d'honorer avec une certaine pompe la mémoire d'Alexandre Dumas.

Chaque jour voit éclore un nouveau projet.

Cérémonies funèbres, représentations théâtrales composées de pièces du maître, etc., etc.

Alexandre Dumas mérite certes tous les honneurs; car c'était un vaillant que la génération actuelle raille parfois, sans être jamais de taille à l'égaliser.

Mais il paraît que Villers-Cotterets n'entend pas de cette oreille-là, et veut garder la tombe de son plus glorieux fils.

L'affaire en est là.

Sept villes se disputaient jadis la gloire d'avoir donné le jour à Homère!

~ Le monde littéraire est fort préoccupé d'une vente de livres. C'est qu'il s'agit de la bibliothèque d'un véritable gourmet, d'un fin connaisseur en même temps que d'un lettré sympathique à tous, et particulièrement aux lecteurs de ce journal.

J'ai nommé Charles Monselet.

Banville, qui a glissé un regard curieux au milieu de toutes ces richesses, en donnait un avant goût, qui fait venir l'eau à la bouche.

Coquette, enrichie de lettres autographes et surtout de versicules et de notes sur les contemporains écrites par lui au courant de la plume, la bibliothèque de Charles Monselet est imprévue, variée et amusante comme lui-même. On y trouve tous les Cazins, des grands papiers rarissimes de Malassis et de Lemerre, des volumes de vers improbables que leurs auteurs ne connaissent pas, et aussi tous ceux qui sont célèbres, et jusqu'à *Vapeurs, ni vers, ni prose*, par Xavier Formeret, auteur de *l'Homme noir*! On y trouve les romantiques payés au poids de l'or et toutes les curiosités possibles, y compris les livres de Razoua et de Vallès, et le volume de vers du malheureux Gustave Maroteau!

On va prendre tout cela d'assaut, comme vous pensez.

Les commentaires de Monselet sur les contemporains suffiraient seuls pour affrioler quiconque a lu jadis sa *Lorgnette littéraire*.

~ Et les contestations continuaient toujours.

Vous avez déjà deviné que c'est de monnaie et de coupures que je vais vous parler. Nous avons en France une habitude qui nous perdra définitivement.

Les grands refusent absolument de donner le bon exemple aux petits. C'est la même chose en tout et pour tout.

Est-ce que les grosses administrations n'auraient pas dû s'empresser d'assurer la confiance publique en accueillant le nouveau papier comme un Benjamin. Mais, non, l'intérêt particulier avant l'intérêt public.

Il y a des compagnies qui, comme les Petites voitures, par exemple, encaissent toute leur recette en monnaie. Cette monnaie faisant prime aujourd'hui, on refuse les coupures pour continuer à jouir du petit bénéfice qu'on ajoute au gros.

C'est mesquin et pitoyable.

Allez donc demander ensuite que les pauvres gens ne soient pas pris de panique quand vous faites tout votre possible pour donner à votre papier une allure d'assignats.

Le devoir de la presse ne serait-il pas de stigmatiser, en en publiant une liste complète, toutes les entreprises publiques qui travaillent ainsi à ruiner le crédit national.

C'est la question que me pose un honorable correspondant dont j'atténue encore l'indignation patriotique.

Est-ce que vous trouvez qu'il a tort?

~ Permettez-moi de terminer par une constatation philosophique.

On a repris cette semaine au Vaudeville la *Famille Benoiton*.

L'étrange impression que cela produit! Sardou s'imaginait avoir accumulé dans le personnage et sur les lèvres des demoiselles Benoiton des monstruosité propres à corriger leur siècle.

Aujourd'hui, les demoiselles Benoiton ont presque l'air de parler un langage académique, tant l'argot a marché. Ce que Sardou avait fait pour corriger est devenu un mal.

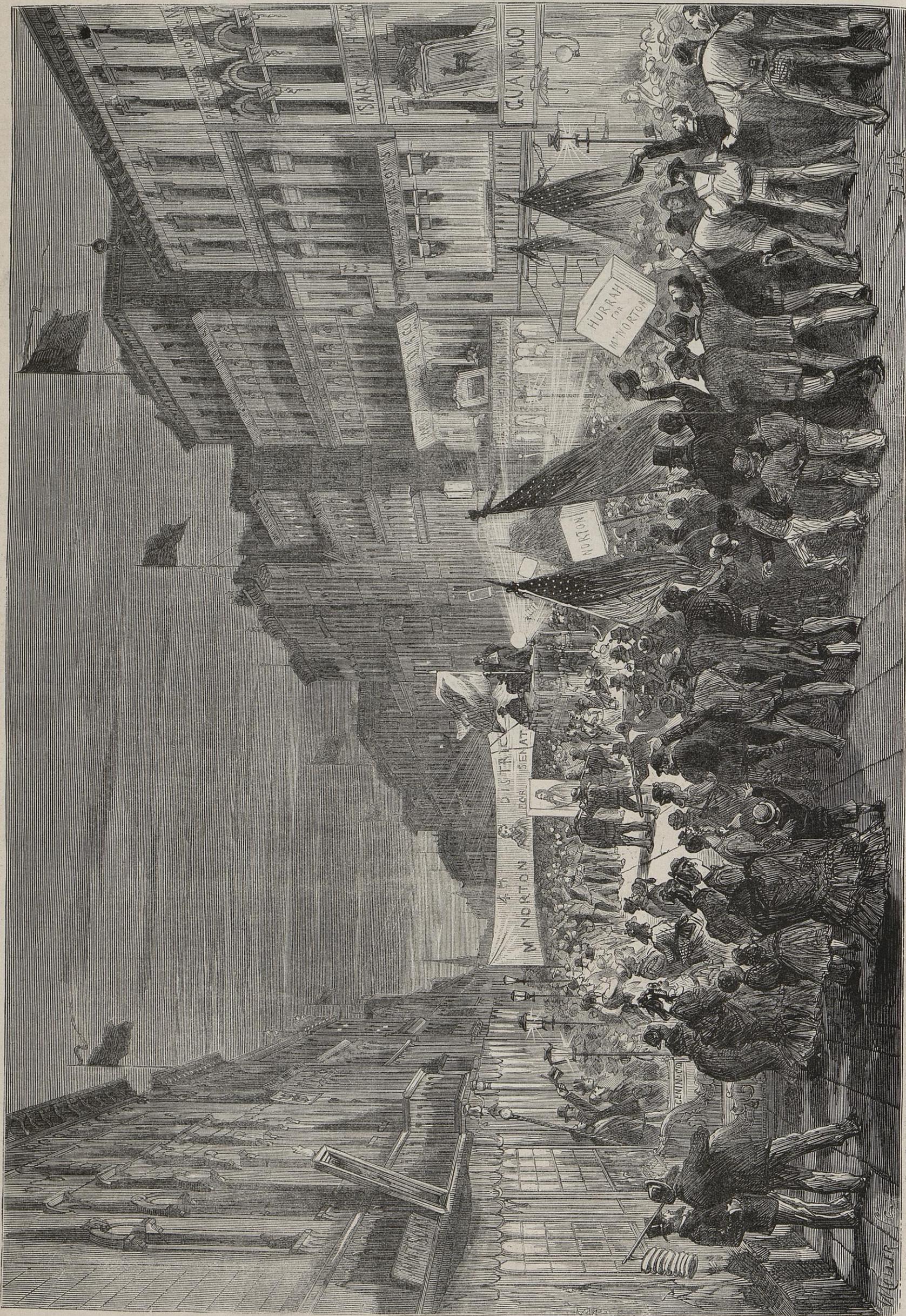
Imaginez quelqu'un fabriquant, pour le mettre dans un arbre, un épouvantail affublé, avec préméditation, de la façon la plus grotesque et la plus invraisemblable.

Survient un passant qui s'écrie :

— Dieu! la jolie figure de modes!

C'est l'histoire du Benoitonage.

PIERRE VÉRON.



AMÉRIQUE. — Les dernières élections de New York. — Procession électorale dans Broad-Way. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Mulet, notre correspondant.)

ENVOI
DE
En
contr
les p
Fran
qu'on
cle,
que
tance
et ex
gnage
de le
date
mont
de l'
coute
sion
vois
vant
ont é
les sa
où la
prim
les v
que
Ces
effet
tout
mém
seurs
tain
mord
bles,
man
gina
coce,
sans

ENVOIS DES PENSIONNAIRES
DE L'ACADÉMIE DE FRANCE A ROME

Entre autres obligations qu'ils contractent en partant pour Rome, les pensionnaires de l'Académie de France, — les *académistes*, ainsi qu'on les appelait au dernier siècle, — sont tenus d'exécuter chaque année des travaux d'importance graduée, lesquels sont envoyés et exposés à Paris comme témoignage des études et des progrès de leurs auteurs. Et cet usage ne date point d'hier, puisqu'il remonte à peu près à l'origine même de l'Académie. Donc, suivant la coutume traditionnelle, les pensionnaires actuels ont fait les envois réglementaires de 1874; suivant la coutume aussi, ces envois ont été exposés publiquement dans les salles de l'École des Beaux-Arts, où la foule, toujours curieuse de primeurs, n'a pas manqué d'aller les visiter avec le plus sympathique empressement.

Ces expositions sont dignes en effet d'exciter l'intérêt. Non que tout ce qu'on y rencontre ait les mêmes droits à l'estime des connaisseurs; mais il est cependant certain qu'on y rencontre souvent des morceaux tout à fait recommandables, de temps à autre même, la manifestation soudaine d'une originalité frappante, d'un talent précoce, en pleine floraison. Hélas! sans remonter bien loin, qui ne se

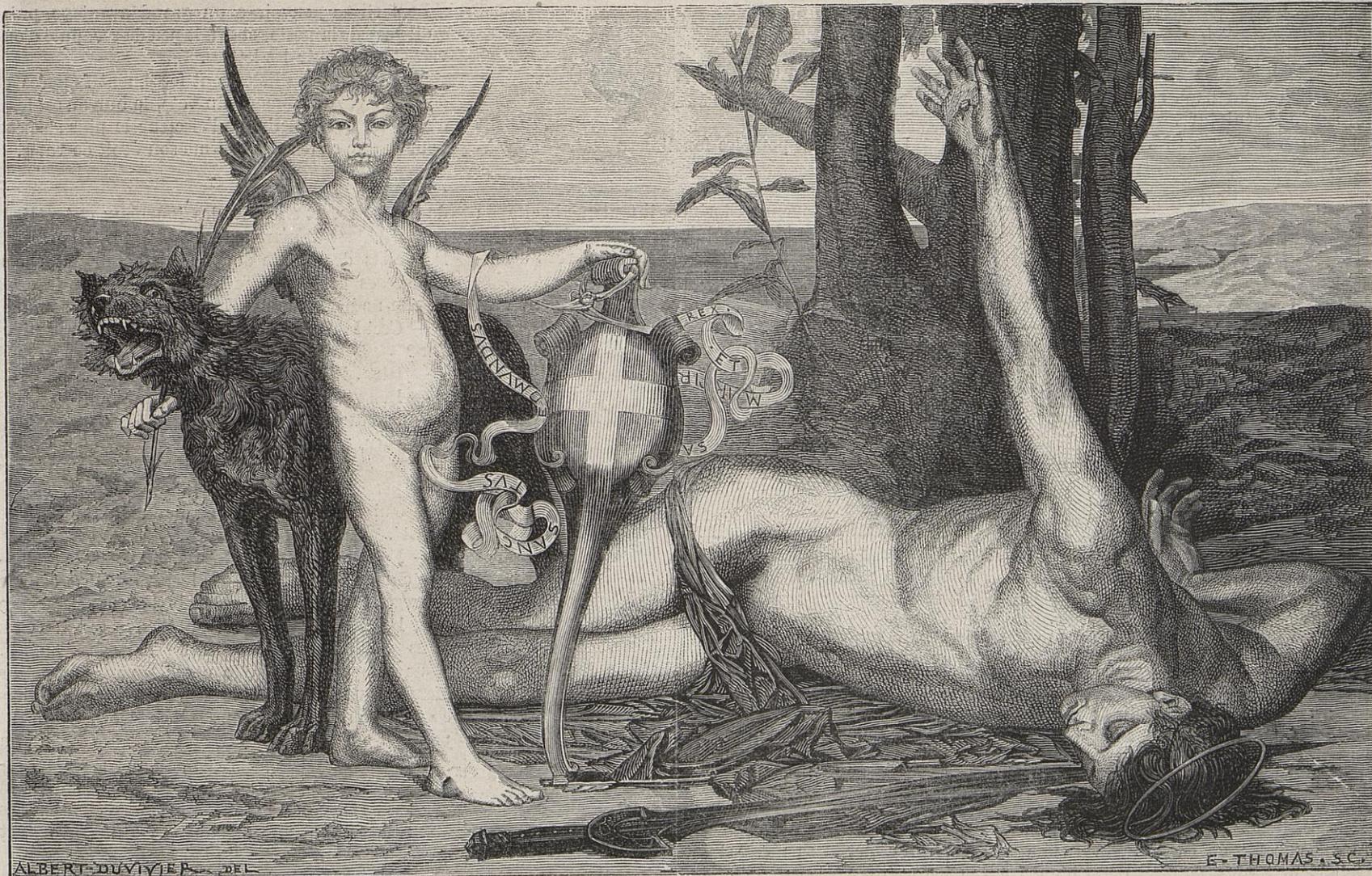


« Le Loup, la Mère et l'Enfant. » Bas-relief de M. Mercié, pensionnaire de 3^e année.

rappelle l'étonnement et l'émotion que causèrent les envois de Régnault! Téméraires, mais nullement étourdis, et pittoresques, violents et charmants, à la fois sérieux et joyeux, pleins de savoir et de séduction, de furie et de grâce, débordant de confiance et de jeunesse, offrant l'union de l'imagination et de la volonté, ils inauguraient une manière nouvelle; leur conception singulière et courageuse fut une surprise pour tous; leur coloris trempé d'or, éclatant comme une fanfare triomphale, semblait promettre des chefs-d'œuvre, annoncer le succès, la victoire; et chacun de nous s'était écrié alors: rien n'est plus vrai, un grand peintre nous est né! Hélas! hélas! inutiles promesses, espoirs sitôt et à jamais déçus! Ce jeune homme, heureusement doué entre tous, comblé par le ciel des dons les plus rares, n'est déjà plus qu'un souvenir! Mais c'est aussi un nom, un nom que la postérité retiendra: Régnault n'a peint que deux ou trois tableaux; n'est-ce pas assez pour qu'il se place dans l'histoire de l'École française, au rang de ceux qui en sont l'honneur et la gloire?

Mais parlons des envois des pensionnaires architectes.

Pour son quatrième et dernier envoi, M. Pascal a exposé une *Restauration de la Palestre palatine*. Construite par Domitien, à l'angle sud-est du Palatin, cette palestre



LES ENVOIS DE ROME. — « Saint Edmond, martyr. » — Tableau de M. Luc-Olivier Merson, pensionnaire de 1^{re} année
(Dessin de M. Duvivier.)

n'offre plus que quelques vestiges; ils en déterminent cependant le plan à peu près complet. D'ailleurs, cette partie de la colline, qui, après avoir contenu toute la Rome de Romulus, ne devait pas suffire un jour au seul palais des Césars, est peu connue; surtout elle ne l'était guère lorsque M. Pascal entreprit son étude, car depuis on y a fait des travaux considérables de fouilles. Quoiqu'il en soit, cette restauration, hypothétique assurément en bien des points, a été l'objet de l'attention des hommes compétents. On a beaucoup loué le parti ingénieux que l'artiste a su tirer de documents rares et disséminés, et il n'y a eu qu'une voix pour donner des éloges à l'exécution de ces dessins qui dénotent autant de science que de goût, autant de gravité dans l'esprit que d'adresse dans la main.

M. Bénard a envoyé, lui, pour sa troisième année, *la Restauration de la villa Madame*, charmante résidence commencée pour Clément VII, sur les dessins de Raphaël, poursuivie sur ceux de Jules Romain, et jamais achevée. A présent elle est lamentablement décrépite et délabrée. M. Bénard ne s'est point proposé seulement de rétablir dans son état primitif ce qu'on voit aujourd'hui à moitié ruiné par le temps, la négligence et l'abandon; il a voulu principalement montrer le plan et l'élévation de parties qui n'ont jamais existé, mais que l'on eût construit si les travaux avaient été poussés jusqu'à leur entier achèvement. D'où beaucoup de combinaisons personnelles à l'artiste et originales. Or, ainsi entendue, la *restauration de la villa Madame* devient une œuvre d'une réelle importance, qui a valu à son auteur de légitimes éloges. J'ajoute que l'exécution des dessins est fort remarquable. Dans le nombre, plusieurs, — je citerai entre autres celui qui reproduit des grotesques, — sont de tous points irréprochables.

L'envoi de M. Leclerc — 2^e année — se compose d'études sur le Parthénon et sur la porte de l'Erechthéon d'Athènes. Ces études, qui offrent une restitution très-audacieuse, et justifiée sans doute par la science de polychromie, me paraissent de la plus belle exécution. J'en puis dire autant des dessins de M. Dutert — 1^{re} année — donnant des détails du Forum triangulaire de Pompeï, du temple de Mars Vengeur et de l'arc de Titus.

Négligeons volontairement les envois des graveurs, — la *Reddition de Bréda*, d'après Vélasquez, par M. Laguillermie, laisse bien à dire; celui de M. Valtener ne mérite que compassion, — et donnons un rapide coup d'œil aux départements de la peinture et de la sculpture.

La peinture. 3^e année : M. Machard. *Persée s'ap-*

prête à tuer Gorgone, grand tableau non terminé; œuvre élégante, remarquable surtout dans ses parties achevées. Voyez le torse de Gorgone, n'est-ce pas un morceau réussi et d'un ton agréable? — 3^e année : M. Blanc. Copie de la *Danaé*, du Corrége, que l'on admire dans la galerie Borghèse; un *Convoi de prisonniers*, esquisse pleine de mouvement, de caractère, animée d'un souffle dramatique. — 2^e année : M. Blanchard. Une *Odalisque* d'un modelé ferme, d'une coloration chaude, vivante. — 1^{re} année : M. Luc-Olivier Merson. Si le lecteur veut bien porter les yeux sur le nom qui signe cet article, il comprendra sans peine pourquoi je prends la liberté de le renvoyer simplement à la gravure du *saint Edmond*, qu'il trouvera dans le numéro de ce jour. — M. Lematte, une *Dryade*. Etude dont certains passages, le bras, les mains notamment, sont peints dans une excellente manière.

La sculpture. — 3^e année, M. Barrias. *Le Serment de Spartacus enfant*. Entreprise hardie, révélant une rare puissance d'exécution; groupe d'un mérite exceptionnel, d'une supériorité incontestable, où il y a une quantité de choses à louer, et vraiment bien peu à reprendre. — 3^e année, M. Mercié. *Dalila*, buste fin, ciselé, d'un ajustement original et piquant; *le Loup, la Mère et l'Enfant*, bas-relief d'un goût distingué, d'une exécution charmante que le *Monde illustré* reproduit aujourd'hui. — 2^e année, M. Noël. Un buste; une statue, *Mar guerite*. On en trouve le mouvement un peu tourmenté, mais il est bien établi, et l'on s'accorde à dire que le modelé est partout sérieux et habilement conduit. — 1^{re} année, M. Allard. Un bas-relief (*Hécube retournant son fils sur le rivage*), composé et exécuté avec beaucoup de conscience. — M. Soldi, graveur en médailles : *Actéon; la Défense nationale*. Intelligemment conçus, ces deux bas-reliefs ont de la tournure; chacun est compris dans le style qui lui convient.

Que ces messieurs les sculpteurs et les peintres de la villa Médicis me pardonnent une nomenclature aussi sèche, aussi décolorée. Mais nous sommes gens de revue; je retrouverai leurs ouvrages sur un autre théâtre, au prochain Salon, et c'est alors que, maître de plus d'espace, je pourrai leur consacrer l'étude approfondie qu'ils méritent.

OLIVIER MERSON.

LES ÉLECTIONS A NEW YORK

Les élections pour les fonctions d'Etat, — c'est-à-

dire pour les postes de sénateur, alderman, secrétaire d'Etat, contrôleur, trésorier, etc., — viennent d'avoir lieu à New York.

Ces élections ont une grande importance, parce qu'elles font prévoir le résultat du prochain vote pour le Président.

Sur les cinq sénateurs nouvellement élus, quatre sont républicains. Un seul, M. Tweed, appartient au parti démocrate. Sur vingt et un membres de l'assemblée, sept seulement appartiennent à Tammany.

Ont été élus :

A la cour suprême, M. Barrett; à la cour supérieure, M. Curtis; à *marine-court*, M. Spaulding; au *register*, M. Sigel. Le ticket républicain et réformiste a passé tout entier. Le candidat français, M. Alexander Martin, a été nommé alderman.

« L'élection de Tweed au sénat, dit le *World*, est un vain triomphe. Ses constituants ont pu le mener à la porte du sénat; ils ne parviendront pas à l'y faire entrer. » On sait que le rapport publié par la commission d'enquête constatait un déficit de 19,500,000 dollars dans la caisse du comté, où Tweed, Garsey, Sugersoll et Woodward avaient puisé, pour leur part, 6 millions de dollars.

Notre correspondant a reproduit quelques scènes qui se sont passées dans le 4^e district, où de nombreux politiciens portaient M. Norton. Processions patriotiques, omnibus éclairés par l'électricité, illuminations, transparents, feux d'artifice, tous les moyens connus de propagande étaient mis en œuvre.

La liste électorale s'ouvre très peu de temps avant l'élection. Les *politiciens* — ou chefs de parti — profitent de ce court délai pour introduire sur les registres le plus grand nombre de noms fictifs possible. Des individus à leurs gages se font inscrire à la fois dans quinze ou vingt cercles différents, et gagnent à cette manœuvre le nom de *repeaters* — ou votants à plusieurs reprises.

Des gens sans feu ni lieu se disent domiciliés dans les tavernes et les bouges les plus reculés, ou chez des patrons plus ou moins imaginaires.

Dans l'intervalle, le parti opposé s'efforce à découvrir les fraudes de ses adversaires; le gouvernement reste neutre.

Le parti au pouvoir a un grand avantage, puisqu'il possède la poste, et se fait peu de scrupule d'ouvrir et de retenir les lettres.

Malgré tout, les listes sont forcément faussées et dénaturées. Au moment du vote, le bureau est tenu d'accepter le bulletin de l'électeur le plus suspect, pourvu que ce dernier affirme son droit de voter.

FEUILLETON

PAPIERS DE FAMILLE

Suite (1)

— Cette pauvre demoiselle est toute gelée. Heureusement, voici un grand feu qui flambe dans le salon. Un beau feu clair réjouit le cœur par un froid pareil.

— Oui. A-t-on suivi mes recommandations?

— Tout est fait et parfait, la chambre est prête. Bernard est allé en courses, les marchands viendront cette après-midi prendre les ordres de mademoiselle. Je ne sais pas encore son nom, et si je le demande, ce n'est point de la curiosité.

— Je m'appelle Clorinde de Noirsure, dit la jeune fille.

— Demoiselle noble, remarqua Prudence avec un sourire à l'adresse de Meslin. En bonne vérité, monsieur Henri, vous ne seriez point bien aise que

je dise : « Citoyenne Clorinde, il faut que le citoyen Meslin soit un bon républicain pour avoir été tiré une aristocrate des griffes du tribunal révolutionnaire. »

— Prudence, interrompit son maître d'une voix sévère, le moment est mal choisi.

— Pardonnez-lui, monsieur, dit Clorinde; elle dit vrai, puisque vous la grondez.

— Je suis dans mon tort. D'ailleurs, Prudence a ses franchises, et je lui permets d'en user assez largement pour qu'elle supporte une juste observation.

— Si monsieur le comte veut dîner au coin du feu, je servirai ici.

— Oui... Mademoiselle le permettra?...

Sur un signe affirmatif, Prudence se mit en devoir de faire ses préparatifs.

Le repas achevé, Meslin sortit pour assister à la séance de la Convention. Selon son habitude, il ne rentra qu'à l'heure du souper. A son retour, il s'informa auprès de Prudence de la façon dont Clorinde avait passé la journée.

— Monsieur Henri, répondit Prudence, je vous demanderai la permission de vous parler à cœur ouvert.

— Tu n'en as pas besoin. Parle librement.

— Eh bien, cette demoiselle ne me paraît pas avoir un grand chagrin pour une jeune personne qui a perdu sa mère si malheureusement. Quand vous avez été parti, elle s'est retirée dans sa chambre, elle s'est coiffée, et elle est revenue au salon. Elle a joué du clavecin, ensuite elle s'est assise près

de la fenêtre, et elle a lu les journaux qui étaient sur la table. Les marchands sont venus. Elle a pris les objets de toilette dont elle a besoin, et elle a choisi des étoffes. D'après ce que j'ai vu, je crois qu'elle ne portera point le grand deuil de sa mère.

— Ceci la regarde. Elle ne t'a rien dit de particulier?

— Rien. Elle ne parle pas beaucoup.

— Elle ne t'a adressé aucune question?

— Aucune.

— Bien.

— Monsieur Henri, avez-vous jamais vu une plus belle personne que M^{lle} Clorinde?

— J'ai rarement rencontré une aussi parfaite beauté.

— Est-ce que vous ne trouvez pas qu'elle a quelque chose, je ne saurais pas bien vous dire, comme un regard qui n'est pas naturel? On ne peut pas la fixer longtemps sans voir trouble. Les gens de chez nous diraient qu'elle a l'enfer dans les yeux.... Vous y voyez peut-être le paradis, vous, monsieur Henri, parce qu'il faut bien que tout ce qui vous connaît vous aime et vous le fasse voir. Comment pourrait-elle regarder autrement qu'avec amour un gentilhomme qui la sauve de la mort sans la connaître? Elle n'a pas l'air d'avoir le cœur tendre, la demoiselle Clorinde, mais avant les premières feuilles aux arbres il est sûr qu'elle sera folle de vous, et quand elle vous aimera, je l'aimerai.

— Tu seras toujours la même, Prudence; tu crois que les autres me voient avec tes yeux.

— Seigneur Dieu, j'y vois clair. Elle vous aime déjà,

(1) Voir depuis le n^o 761.

Il s'expose, il est vrai, à des poursuites ultérieures; mais comme ses complices se comptent par milliers, même parmi les magistrats appelés à juger l'illégalité, il n'a pas lieu de s'en préoccuper sérieusement.

Pendant les dernières élections de New York, on a enregistré souvent un nombre de bulletins supérieur à la population entière de la ville.

On voit les émigrants, à peine débarqués depuis quelques semaines, apportant un certificat exigé par la loi, constatant leur séjour aux Etats-Unis pendant cinq ans.

Cette démarche leur est payée cinq dollars par le parti intéressé. On comprend dès lors le désir et le besoin qu'ont les politiciens de mettre la main dans les caisses publiques pour subvenir à des dépenses vraiment considérables.

Pour sauver les apparences, on a pris certaines précautions qui semblent assurer la sincérité du vote. Ainsi, les urnes sont en cristal transparent. L'inspecteur déplie le bulletin devant l'électeur et le lui montre avant de le déposer dans l'urne; ce qui n'empêche pas qu'à la dernière heure il se glisse des paquets entiers de bulletins non contrôlés.

Chaque Etat a, du reste, son mode d'élection.

A Philadelphie, par exemple, pour éviter que les urnes soient bousculées au milieu des rixes inséparables du vote, le bureau est installé dans une pièce isolée, au rez-de-chaussée. Une petite fenêtre, munie d'une grille mobile, permet au scrutateur de tendre l'urne aux électeurs, et, lorsque la mêlée commence de retirer l'urne et baisser la grille jusqu'à ce que les couteaux et les revolvers aient achevé leur œuvre et que le calme soit entièrement rétabli.

Ajoutons, en terminant, que plusieurs dames se sont présentées pour voter aux dernières élections, et qu'une seule, M^{me} Margaret Hüller, a trouvé, aux polls de la rue Greenwich, un inspecteur assez galant pour accepter son bulletin. On cite, comme ayant échoué dans une tentative semblable, M^{mes} Mc Kinley, Parker, Thompson, Woodhull et Claffin, intrépides pionnières du droit électoral féminin.

V.-F. M.

COURRIER DU PALAIS

Il ne fallait rien moins que les terribles épreuves que notre pays a subies pour que nous en arrivassions à vous raconter de véritables histoires de bri-

— Allons, tu rêves, et tu me fais perdre mon temps. Préviens M^{lle} Clorinde que le souper est servi.

— Vous verrez si je suis bon prophète, monsieur Henri. Vous êtes amoureux.

— De la République, Prudence.

Sur ces mots, Prudence hochait la tête, sortit de la chambre et servit le souper.

Clorinde entra bientôt, ses beaux cheveux blonds relevés haut sur le front et laissant à découvert sa nuque ambrée. Elle prit place à table en face de Meslin et souligna la conversation avec une entière liberté d'esprit sur les choses du temps. Ce fut pour elle comme une révélation d'entendre le jeune conventionnel lui exposer à grand vol les causes de grandeur et de décadence de la noblesse, l'action lente des idées, la marche ascendante du tiers-état. Puis il la mit au courant des événements du jour, sans lui cacher ses appréhensions sur les inconséquences des triomphateurs de parti et les incertitudes de l'avenir. Ils s'entretenaient ainsi, se laissant aller au fil d'une causerie tour à tour sérieuse et mondaine, effleurant tous les sujets, allant des hommes aux choses, de la politique au théâtre, mêlant un souvenir de l'ancienne cour à une épigramme sur les personnages du jour.

Clorinde se familiarisa avec son hôte au point de lui adresser plusieurs questions sur sa famille, mais sans paraître étonnée de voir le fils aîné de la famille de Poligny siéger à la Convention en compagnie des plus ardents révolutionnaires. Elle le complimenta sur le goût de l'amusement et la bonne

gands. Certes, on pouvait croire à jamais enfouis dans les légendes populaires et dans les romans à sensation ces récits d'attaques sur les grandes routes, dans des fermes, dans des maisons isolées, par des bandes organisées, par des hommes réunis ou isolés; mais les tribunaux nous apportent chaque jour la preuve de ce fait douloureux qu'il s'est rencontré dans notre pays des misérables qui ont exploité, au profit du vol et de l'assassinat, la terreur répandue dans les campagnes par l'invasion des troupes allemandes. Les uns se sont fait de l'espionnage une profession lucrative et en même temps une protection pour couvrir leurs méfaits; les autres, se composant des uniformes bizarres et imitant grossièrement le langage grotesque de nos envahisseurs, ont pillé, volé et tué au nom de l'Empereur de toutes les Allemagnes.

Les faits et gestes de ces scélérats, réduits à un simple exposé chronologique, dépasseraient encore de beaucoup le cadre qui m'est réservé, aussi ne puis-je, à mon grand regret, que citer les principaux jugements rendus contre eux.

Devant la Cour d'assises de Seine-et-Marne, séant à Melun, a comparu Charles Han. Je ne puis vous dire au juste qu'elle était sa profession, et il se disait probablement cultivateur ou journaliste; mais, en réalité, il avait, jusqu'au moment de la guerre, vécu de braconnage. C'est un homme de haute taille, robuste, agile, adroit, rusé et surtout cupide. Il connaît la campagne et les bois mieux que personne; pas de chemin couvert, pas de sentier perdu, pas de sol marécageux où il ne puisse marcher les yeux fermés; il a subi de nombreuses condamnations pour avoir maltraité des gardes-chasse, enfin il était la terreur du pays.

Un peu plus de littérature chez les bonnes gens et il y avait, au grand avantage des romanciers futurs, un « Han de Seine-et-Marne » comme il y a un « Han d'Islande » dans les œuvres de Victor Hugo. Ce sauvage féroce est devenu un mouton pour les Prussiens, il leur a fait connaître les bois, il leur a donné le plan des routes, il leur a fourni les indications les plus précises sur les ressources des habitants, si bien que les officiers de l'armée ennemie, en entrant dans une maison, tiraient un calepin bien tenu et disaient au propriétaire: Vous avez tant de sacs de blé, tant de sacs de farine, tant d'avoine et tant de foin dans votre grenier, ici sont vos provisions et là sont vos cachettes. Quelquefois même, et malicieusement, Han de Seine et Marne exagérait les quantités afin de mettre en défaut les habitants contre lesquels il avait à exercer quelque rancune. « Je vendrai mon pays jusqu'aux cendres

ordonnance de sa maison. Le luxe était peut-être le seul sacrifice que Meslin n'eût pas fait à la République, parce que, disait-il, on pouvait travailler à la chose publique avec des mains blanches. L'heure s'envolait ainsi au coin du foyer, sourde et légère, cette heure unique, rapide et fugitive, indécise, enchantée, mystérieuse comme la lueur matinale qui précède l'aurore du premier amour, où les âmes s'accordent pour vibrer ensemble comme des instruments.

Pendant un court intervalle de silence, tous deux suivaient une vague et commune pensée, lorsqu'un grand tumulte se fit entendre sur le quai. La rumeur devint plus distincte et le flot populaire déferla jusqu'au pied de la maison.

Clorinde courut à la croisée et aperçut des hommes semblables à ceux qu'elle avait vus défilier aux Tuileries, armés de piques qui brillaient à la lueur des torches. Elle se recula vivement sans pouvoir maîtriser la frayeur que lui causait ce peuple indompté, dont la colère emportait du même souffle ses dominateurs vaincus et ses idoles d'un jour.

Meslin s'empressa de la rassurer, en l'informant qu'il y avait un club dans la maison voisine.

— Pardonnez-moi, dit-elle d'une voix encore tremblante, je suis sans crainte auprès de vous, mais les cris de ces hommes me font peur.... Je tâcherai de m'y habituer.

Les groupes stationnaient sur la chaussée et jusque sur le pont; les cris et le bruit de la foule armée allaient en croissant. Les portes du club ne s'ouvraient pas, et le rassemblement tournait à l'émeute.

« du feu, parce que les Prussiens valent mieux que les Français, avait-il dit à voix haute! » Devant ses juges, il a mis une sourdine à ses bravades et il a essayé de se faire passer pour un imbécille; mais le sourire ironique et haineux qu'il ne pouvait réprimer tout à fait et certaines notes de sa main que les témoins avaient vues, n'ont laissé aucun doute au jury et Han de Seine-et-Marne a été condamné à la déportation à vie dans une enceinte fortifiée.

Oh! comme je voudrais pouvoir vous dire que cet homme a été le seul à jouer ce rôle odieux; mais malheureusement le doute n'est pas permis à cet égard et chaque département envahi aurait au besoin son exemple à citer... heureux quand l'exemple est unique!

Le département de la Seine-Inférieure a vu ce qu'il peut y avoir de plus épouvantable en ce genre, un père et ses deux fils se déguisant en prussiens, pour rançonner leurs voisins et parcourir en bandits les arrondissements de Dieppe et d'Yvetot, forçant les portes quand ils le pouvaient, assiégeant les maisons, tirant sans pitié sur ceux qui résistaient ou faisaient seulement mine de parlementer. Le père et les deux fils s'habillaient en soldats prussiens autant que possible, essayaient de contrefaire l'accent allemand, formulaient de terribles menaces en jurant comme des reîtres, prenant ce qu'ils pouvaient et surtout se faisant remettre des sommes importantes. La justice française était alors impuissante dans les contrées envahies, et il ne fallut rien moins que l'énergique et heureuse résistance d'un vieillard de 70 ans pour faire arrêter les vrais coupables; c'était dans les premiers jours de 1870; ces misérables en étaient à leur quinzième vol à main armée. Le septuagénaire, M. Homo, s'était mis à la fenêtre pour demander qui frappait à sa porte et ce qu'on lui voulait, et il avait reçu une grave blessure à la tête: cela ne l'empêcha pas de prendre son fusil et de faire bonne contenance. M^{me} Homo était montée au grenier et appelait au secours par la lucarne; un des faux Prussiens qui assiégeait la maison la coucha en joue, mais avant qu'il eût mis le doigt sur la détente il fut renversé lui-même par un coup de feu qui lui arriva en pleine figure. C'était M. Homo qui venait de tirer sur lui. Cependant le blessé fut relevé par ses deux compagnons et tous les trois s'enfuirent rapidement. On put heureusement suivre leurs traces sur la neige jusqu'au village de Cauville. Le jour avait à peine paru quand le maire fit prévenir les habitants de sa commune qu'ils devaient se rendre tous sur la place. Trois individus seuls furent absents, c'étaient Cousin, menuisier, et ses deux fils. On les trouva enfermés dans leur demeure

Meslin, voyant que Clorinde était sous l'impression de cette scène tumultueuse, fronça le sourcil, se leva avec vivacité et ouvrit la fenêtre.

Il se fit subitement un silence dans les groupes.

— Eh! cria une voix, voici un aristocrate qui va faire une motion.

— Elle sera courte, dit Meslin d'un ton bref, vous troublez le repos des citoyens.

— Crève si tu veux! hurla une voix enrouée.

— Qui es-tu pour venir te mêler des affaires du peuple?

— A la lanterne!

— Je suis Meslin, de la section Saint-Honoré.

Ces mots furent suivis d'un murmure confus et respectueux.

Clorinde, habituée à ne voir obéir qu'au roi, ne put se défendre d'un sentiment instinctif d'admiration pour le jeune conventionnel qui l'avait arrachée à l'échafaud et dont le nom seul calmait un mouvement populaire. Elle comprit qu'il y avait une grandeur, une puissance inconnue d'elle.

Elle le considérait avec curiosité. Son âme délicate subissait l'influence qu'exercent les organisations fortes. En observant son visage énergique et calme, elle le trouva beau, non de cette beauté qui résulte de la régularité des traits, mais de l'expression vivante et animée qui révèle un caractère. Elle était surprise de trouver chez un républicain ce laisser-aller dans les manières et cette grâce chevaleresque qu'elle croyait le privilège des gens de cour. Elle éprouva une sensation de plaisir et d'orgueil à se sentir protégée par un homme qui semblait né pour

et l'aîné des fils, qui s'était caché sous un lit, avait une horrible blessure au visage.

Devant la cour d'assises, Cousin père, qui a été condamné déjà cinq fois pour vols et pour violences, essaye de se faire passer pour un vieillard impotent; il est estropié, dit-il, il ne peut plus marcher, il ne peut plus tenir une arme! Le plus jeune fils soutient qu'il était depuis longtemps absent de chez son père. Seul, l'aîné, Ferdinand Cousin, avoue que c'est lui qui a joué le rôle de Prussien et qui a été si bien blessé au visage en cette qualité. Il ne pouvait guère avoir recours aux dénégations dans l'état où il était;

mais il s'obstine à dire que son père et son frère sont innocents; il désigne comme ses complices deux braves habitants du village qui n'ont pas de peine à prouver leur innocence en invoquant les alibi les mieux justifiés. Quoique ce système adopté par le blessé fût absurde, et quoiqu'on lui en eût démontré l'absurdité, il n'en a pas moins persisté jusqu'à la fin des débats dans cette explication. En somme, ils ont eu le bonheur de ne jamais tuer personne quoiqu'ils aient blessé grièvement plusieurs des personnes qu'ils ont attaquées, et c'est sans doute à cela qu'ils doivent d'avoir obtenu des circonstances atté-

nuantes. Le père Cousin a été condamné aux travaux forcés à perpétuité, l'aîné de ses fils à vingt ans et le plus jeune à quinze ans de la même peine.

Ah! vous savez, mes lecteurs, si j'ai l'amour de la légalité, la haine et le mépris profond des colères substitués à la justice; eh bien, j'avance que je me sentirais plus satisfait si, dans une de leurs attaques nocturnes, quelques bons gars leur eussent cassé la tête, ou si quelques Prussiens, passant là par hasard, eussent branché haut et court cette famille hideuse.

Et croyez-vous que cela soit fini? Hélas, non! Devant la cour d'assises de la Marne voici trois



LE LABOURAGE DES CHAMPS DE BATAILLE

individus qui ont couvert leur tête de casques bava-rois, qui ont endossé la capote prussienne, et qui, ainsi affublés, ont attaqué la voiture d'un messenger revendeur revenant de Montmirail. Le pistolet à la main, ils ont volé et emporté les provisions que contenait la voiture. Deux d'entre eux ont été condamnés à quatre ans de prison, et le troisième a été acquitté comme révélateur.

Voici maintenant un prétendu franc-tireur, nommé Marchand, qui, au milieu des bois, s'est fait remettre de force une somme de six francs par un malheureux vieillard qu'on l'avait chargé de con-

duire. Il apprend que le vieillard va revenir pour le dénoncer, il court au-devant de lui, le tue d'un coup de fusil et s'empare froidement des 7 francs 50 centimes qui restent dans la poche de sa victime. Marchand a été condamné aux travaux forcés pendant vingt ans.

Laissons une fois pour toutes cette désolante série de crimes que jusqu'à ce jour j'aurais erus impossibles; j'aime encore mieux vous parler de Bernou, ce médecin qui a tué sa maîtresse d'un coup de couteau. C'est un médecin qui a l'habitude de boire, un médecin qui a déjà été condamné à un mois de pri-

son pour coups et blessures volontaires en 1854, et à huit jours de la même peine en 1858 pour rebellion. En 1870, officier de santé dans une commune du département de l'Isère, il se lia avec une dame Somvan qui vivait là séparée à l'amiable de son mari. Elle avait une petite fortune personnelle et l'accusation a de bien fortes raisons pour penser que ce fut là son principal charme aux yeux de Bernou.

Quoi qu'il en soit, le médecin a commencé par battre sa maîtresse et les querelles étaient fréquentes entre eux. Ils ont fait ensemble le voyage de Monaco et là les rixes éclataient tous les matins.

L'OBUS DE CHAMPIGNY

L'an dernier, à pareille époque, Paris était dans l'attente.

Depuis deux jours ses enfants étaient partis pour le plateau de Champigny.

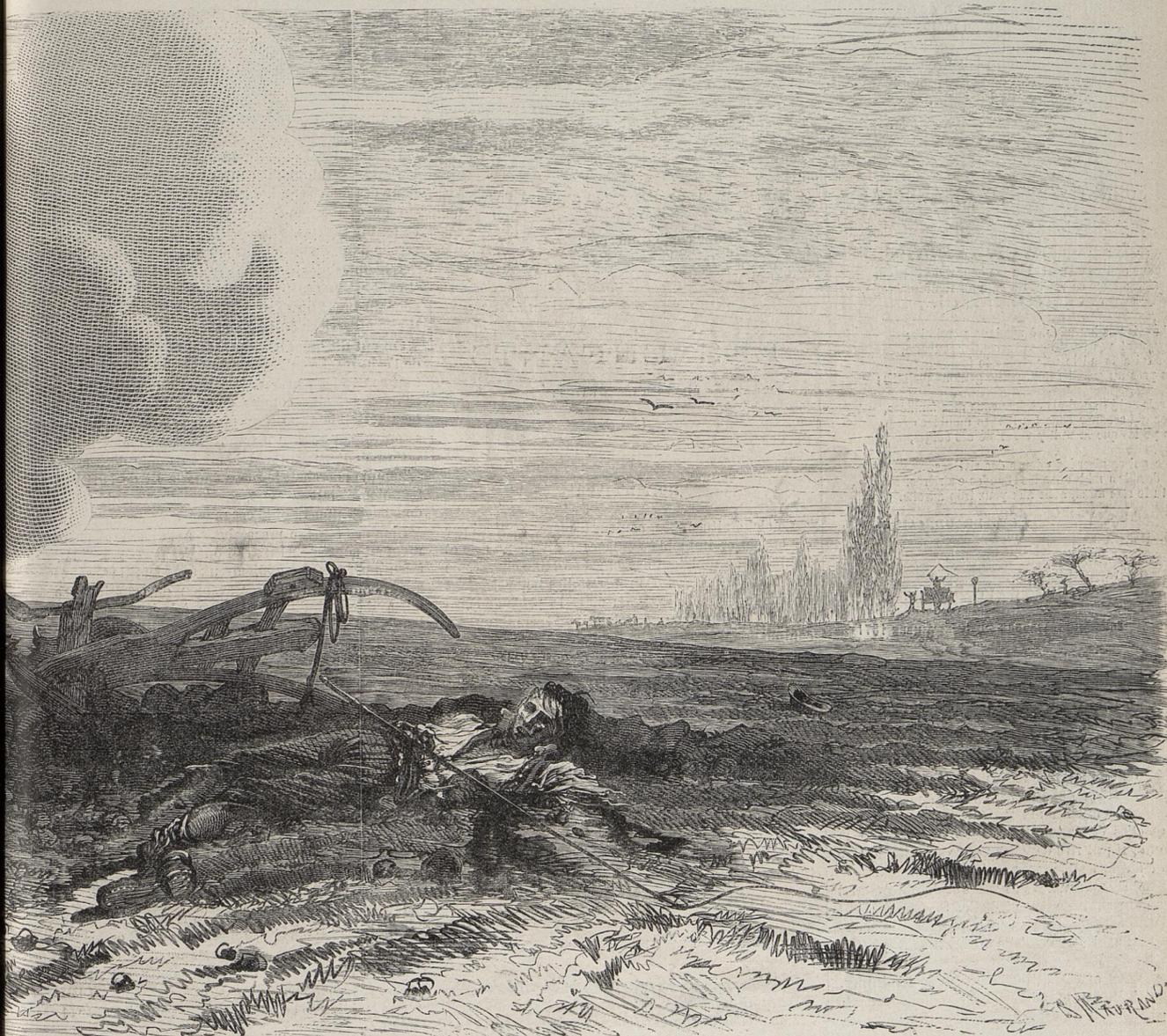
Le temps était froid; le sol gelé résonnait sous le pas régulier des régiments. La lumière s'abaissait à l'Occident; de l'autre côté montaient des fumées dans le crépuscule.

Bernou voudrait bien faire croire qu'il était jaloux, mais les témoins de ces scènes viennent tous déclarer que Bernou voulait avoir de l'argent pour jouer, et que M^{me} Somvan ne voulait pas lui en donner. Déjà à cette époque, dans l'hôtel qu'ils habitaient, un garçon arraché des mains de Bernou un couteau dont il menaçait la pauvre femme qu'il a tuée plus tard à Paris, toujours parce qu'elle ne voulait plus lui donner d'argent, et aussi parce que, connaissant mieux celui qu'elle s'était donné pour maître, elle avait conçu pour lui une vive répulsion et refusait de le recevoir chez elle.

Jusqu'à la fin des débats, Bernou a voulu jouer la comédie de la passion et se faire passer pour un Othello — un Othello qui, au dire des témoins, aurait reçu cinq ou six mille francs de Desdemona! un Othello qui va passer vingt ans au Bagne. Il aura soixante ans quand il en sortira.

Je ne vous ai pas dit aujourd'hui un mot des conseils de guerre; il faudra bien vous en parler la semaine prochaine.

PETIT JEAN.



L'obus perdu de Champigny. — (Dessin de M. Féral.)

Ces fumées étaient celles des canons. La parole était aux bombes et aux boulets.

Les arbres craquaient, foudroyés par les projectiles; la plaine était jonchée de morts et de mourants, gisant parmi les boîtes à cartouches, les sacs éventrés et les fusils brisés.

Cà et là des chevaux blessés, errant, mornes et la tête basse, à côté de leurs compagnons, tombés en faisant gravir les pentes abruptes aux lourdes pièces d'artillerie.

Le lendemain, on couchait les hommes, tout habillés, dans la terre glacée, leur dernier lit, et l'on

dépeçait les pauvres bêtes pendant que le feu flamboyait sous les marmites bouillantes...

Une année se passa.

La France, écrasée dans une lutte inégale, ensanglantée, meurtrie, avait trouvé un peu de repos et de tranquillité.

Les murs écroulés du joli petit village de Champigny se relevaient lentement; les mères inquiètes se rassuraient: au lieu des angoisses de la famille et de la patrie, elles allaient avoir la sérénité de la paix et du travail. La vigne surnommée « le Ver-

ger du roi Guillaume » avait donné ses raisins comme avant la guerre; les villageois, auxquels l'invasion seule avait pu faire préférer la vie des camps à celle du foyer, avaient quitté le chassapot et le fusil à tabatière pour ressaisir la bêche et l'aiguillon.

Au lieu des canons pesants roulant sur leurs affûts, des cris de commandement, le murmure bien-faisant des ateliers et les bruits harmonieux de la campagne. Bientôt les champs dévastés donneront de nouvelles récoltes, et l'aisance remplacera la ruine.

Là-bas, un laboureur robuste fouette deux che-

vaux à la croupe luisante. L'attelage fait grincer les courroies, imprimant à la charrue de fortes secousses. Le soc s'enfoncé lentement dans un fond inégal et rebelle. Il marche; la terre s'ouvre, et les hochepueues s'abattent sur le sillon...

Soudain retentit une terrible explosion : le fer a rencontré le percuteur d'un obus encore chargé. Un cri d'horreur s'élève à l'autre bout de la plaine. Les oiseaux effarés s'enfuient à tire d'ailes.

Les mottes de terre et les cailloux fendent l'air, lancés par une force irrésistible. Les chevaux sont éventrés, la charrue mise en pièces. Le malheureux villageois, qu'avaient épargné les balles allemandes, tombe affreusement mutilé. Il est mort sur le champ de bataille du travail, frappé par un de ces horribles engins de guerre qui ont fait, en moins d'un an, un demi-million de victimes.

Paix à la cendre du pauvre laboureur.

Demain, il aura sa part de prières comme les malheureux combattants de l'an dernier.

V.-F. M.

UN SONNET INÉDIT, DE BEAUDELAIRE

Quant à moi, si j'avais un beau parc planté d'ifs,
Si, pour mettre à l'abri mon bonheur dans l'orage,
J'avais, comme ce riche, un parc au vaste ombrage,
Dédale s'égarant sous de sombres massifs;

Si j'avais vos bosquets, ô rossignols craintifs;
O cygnes! vos bassins; votre sentier sauvage,
Vers lui-sants qui le soir étoilez le feuillage;
Vos près au grand soleil, petits grillons plaintifs;

Je sais qui je voudrais cacher sous mes feuillées,
Avec qui secouer dans les herbes mouillées
Les perles que la nuit y verse de ses doigts,

Avec qui respirer les odeurs des rivières,
Ou dormir à midi dans les chaudes clairières,
Et tu le sais aussi, belle aux yeux trop droits.

CH. BEAUDELAIRE.

EXTRAIT

DES AFFICHES DE STRASBOURG DU 18 NOVEMBRE 1871

On sait comment les prisonniers français revenant d'Allemagne ont été reçus par la population de

Strasbourg, combien les dames surtout se sont empressées de porter secours aux pauvres captifs qui rentraient dans leur patrie.

Depuis quelque temps, ce n'est plus qu'à de rares intervalles que l'on voit un pantalon rouge dans nos rues, et aussitôt le soldat est entouré d'une foule sympathique qui lui distribue argent, tabac et cigares.

Ces quelques troupiers, qui, de temps à autres, traversent encore notre ville, sont ceux d'entre les prisonniers français qui étaient tombés malades ou qui avaient été blessés et qui ne quittent que maintenant les hôpitaux.

Il y a deux jours, un petit groupe de ces retardataires traversait la rue du Vieux-Marché-aux-Poissons. Il y avait un turco, un artilleur et un soldat d'infanterie. L'enfant d'Afrique grelottait sous sa veste usée et faisait peine à voir. Passe une dame, elle s'arrête devant les trois soldats, et d'un coup de main elle enlève le cachemire qui couvre ses épaules, en enveloppe le turco tout ébahi, lui glisse 20 francs dans la main, donne à chacun de ses compagnons deux belles pièces de cent sous, et puis s'en va radieuse.

Est-il besoin de dire qu'on a pleuré en voyant cela?

Pour copie conforme :

A. PERRIN.

LES ENFANTS

ÉTUDES D'APRÈS NATURE

(Suite)

NUIT D'HIVER

Le ciel était sombre, couleur d'encre, traversé par de lourds et immobiles nuages d'un blanc sale et bouffi, qui semblaient des amas de laine chargés de suint et de graisse. De rares étoiles ne projetaient qu'une lueur indécise. Paris était la proie de l'ombre; des gris brumeux enveloppaient les monuments comme dans de vieilles housses.

La lune, d'habitude froide et pâle, trace des lignes droites et inflexibles qui semblent dire à l'ombre : « Tu n'iras pas plus loin! »

Ce jour-là, la lune s'était retirée derrière les nua-

ges, craignant d'engager avec l'ombre une lutte inutile.

Le long des quais, le gaz était lugubre : de pâles lueurs ne réussaient pas à chasser les vapeurs épaisses amoncelées autour de chaque lanterne de verre.

Un homme marchant à pas lents et irrésolus s'accouda sur le parapet du pont et, longuement, regarda la place où coulait l'eau.

Des vapeurs grisâtres remplissaient l'espace qui sépare le pont de la Seine, rien n'eût annoncé que l'eau coulait sous les arches sans les soubresauts des poissons qui venaient à la surface et se rejetaient aussitôt dans le lit de la rivière.

Quelque brisement intérieur abattait l'homme et le tenait affaissé sur le parapet. Il était arrivé là, sans paraître savoir où ses pas le portaient, en proie à quelque triste irrésolution ou plutôt à quelque sombre résolution.

Un passant attardé rencontrant l'homme n'eût pas eu peur, mais pitié.

Il faisait froid; l'inconnu ne sentait pas le froid. Un reste de volonté fit pourtant qu'il quitta le pont pour descendre sur la berge.

Là sont amarrés de lourds bateaux de charbon qui restent la nuit sans garde. Une planche sert de passerelle pour communiquer du quai à ces bateaux.

L'homme traversa la passerelle. A l'avant du bâtiment est une sorte de cabine. L'homme passa; cependant il eût pu se garer du froid dans cette cabine. Il alla à l'arrière du bâtiment.

On eût dit que l'homme cherchait à se rapprocher de l'eau, qu'il voulait voir de près les vagues clapotant contre les flancs du bateau. En effet, il se pencha vers la Seine comme pour en mesurer la hauteur. Puis il jeta son chapeau sur le charbon, dénoua sa cravate et ôta son paletot.

Ce n'était pas un vagabond en quête d'un asile. L'homme cherchait le repos dans le lit de la Seine. Sa volonté était revenue, sa dernière; volonté mêlée de lâcheté, une volonté cependant.

Bien des êtres se raccrochent à l'espérance en ce moment suprême. Ceux qui ont des parents pensent à leurs parents; les malheureux sans famille songent à leurs amis. Un dernier examen de conscience se fait rapide, qui de l'enfance va à la jeunesse, de la jeunesse à l'âge mûr, de l'âge mûr à la fatale résolution. On regrette toujours quelque un ou quelque chose sur cette terre, si aride qu'elle paraisse. Il n'est pas, même dans les existences les plus douloureuses, de jours sans une éclaircie de soleil. Quelque chose a été bon et réconfortant par hasard. De certains sou-

commander aux autres, car c'est par un sentiment raffiné de domination que les femmes n'obéissent qu'aux forts et se plaisent à apprivoiser les lions.

Les femmes ont un art merveilleux pour avertir ceux qu'elles distinguent. Meslin avait refermé la fenêtre, et il put lire dans les yeux de la jeune fille le signe d'une visible sympathie de sentiments.

La pendule marquait dix heures et demie quand il se leva pour prendre congé d'elle. Si Clorinde eût gardé une arrière-pensée sur la promesse d'obéissance qu'il avait exigée d'elle au seuil de sa prison, elle se fût dissipée en ce moment.

Avec le tact exquis et délicat des âmes féminines, elle voulut lui en témoigner sa reconnaissance, et, de cette voix qui est une caresse, elle lui dit en s'approchant un peu :

— Vous me quittez de bien bonne heure.....

— Je le regrette, mademoiselle; mais vous devez avoir besoin de repos.

Il sonna. Prudence entra.

— Monsieur le comte va sortir? dit-elle.

— Oui.

Prudence s'éloigna et revint avec un manteau qu'elle jeta sur les épaules de son maître.

— Vous sortez à cette heure?..... interrogea Clorinde à son tour.

— Oui, mademoiselle, je ne puis me dispenser d'assister aux séances de nuit de la Convention.

— Sans compter les clubs, ajouta Prudence en agraffant les boucles du manteau.

— Vous sortez seul? reprit Clorinde.

— Bernard m'accompagne toujours. Nous sommes

armés. D'ailleurs je n'ai rien à craindre du peuple de Paris.

Clorinde lui tendit la main. Meslin y déposa un baiser, la remercia de l'intérêt qu'elle voulait bien prendre à sa personne, et disparut suivi de Bernard, le fidèle compagnon de ses expéditions nocturnes.

PREMIER AMOUR

Le lendemain, le premier soin de Clorinde en s'éveillant fut d'appeler Prudence et de lui demander des nouvelles de son maître.

En apprenant qu'il n'était pas encore rentré, elle manifesta de l'inquiétude; mais Prudence se hâta de la rassurer en la mettant au courant des habitudes de « Monsieur Henri. » Monsieur Henri avait de nombreuses relations, Monsieur Henri avait une vie très-agitée. Prudence laissa même entrevoir que Monsieur Henri aimait l'Opéra et soupait volontiers au cabaret; qu'un jeune homme de famille comme lui, maître de sa position et d'une grande fortune, avait bien des occasions de satisfaire ses fantaisies et ses caprices. Personne n'est sûr du lendemain, disait Prudence, et Monsieur Henri a raison de se distraire un peu. D'ailleurs, ajoutait-elle, ce n'est pas une tête évaporée, et il est plus sérieux et plus raisonnable que son père ne l'était à son âge.

Ces révélations firent naître dans l'esprit de Clorinde des idées d'abord assez vagues. Sans doute le

jeune conventionnel connaissait d'autres femmes, et elle supposait qu'il n'était point défavorisé près des beautés à la mode, surtout celles qu'il pouvait fréquenter à l'Opéra ou dans la compagnie de ses amis. Sur cette pente, son imagination l'entraîna vers des hypothèses moins nuageuses, et elle en arriva à se demander si Monsieur Henri, comme l'appelait familièrement Prudence, n'avait pas une maîtresse. Elle eut beau réfléchir qu'il était libre de sa conduite et n'en devait compte à personne, cette idée persistante lui laissa l'impression d'une curiosité mal satisfaite et d'une instinctive jalousie qu'elle ne voulut pas s'avouer.

Vers midi, elle entendit des pas dans l'escalier et courut ouvrir la porte.

C'était Meslin. Son visage portait des traces de fatigue.

Clorinde le suivit dans le salon.

Prudence, debout sur le seuil de la porte, attendait un ordre :

— Ma bonne Prudence, dit-il en lui tendant son manteau trempé de pluie, je meurs de faim.

— Le dîner est prêt, répondit Prudence avec empressement. Je vais servir... Mademoiselle doit avoir faim aussi.

Meslin fit un signe de surprise.

CHARLES JOLIET.

(La suite au prochain numéro.)

THÉÂTRES

ODÉON : *La Baronne*, drame en quatre actes, par messieurs Edouard Fournier et Charles Edmond. — VAUDEVILLE : Reprise de *la Famille Benoiton*.

Sous le titre insignifiant de *la Baronne* se cache le plus terrible des drames. Je n'en voudrais ôter que le personnage de cet e baronne elle-même, personnage bien usé qui s'est tour à tour appelé *l'Aventurière*, la baronne d'Ange, et qui, hier encore, au Vaudeville, s'appelait *l'Ennemie*. MM. Edouard Fournier et Edmond pouvaient d'autant mieux s'en passer qu'elle n'est pas indispensable à la thèse qui fait l'objet de leur drame. Ils ont voulu démontrer les dangers d'une loi trop facile sur la séquestration et réclamer contre l'acceptation trop étendue de ce mot : *aliénisme*. Pour cela, ils ont imaginé la passion d'un vieux gentilhomme, le comte de Savenay, pour une intrigante rencontrée dans le monde des eaux et des jeux, la baronne Van-Berg. Le vieillard ne connaît que les voies droites : il offre d'épouser, et il épouse. En cela, je le trouve bien inexpérimenté, et ses premières doléances ne m'arracheront qu'une demi-pitié. Toutefois, si le comte de Savenay pousse l'aveuglement jusqu'à l'imbécillité, Edith Van-Berg, une fois sa femme, pousse la dépravation jusqu'au cynisme. Elle introduit un amant dans la chambre conjugale. La colère du comte éclate, et elle atteint à de tels transports que les témoins jugent sa raison égarée. Edith profite de cette impression pour obtenir une attestation de deux médecins, dont l'un est son propre amant et dont l'autre voit des fous partout; avec ce papier, elle fait conduire son mari dans une de ces bastilles modernes nommées si improprement des maisons de santé. Pour son début, le comte de Savenay y devra recevoir des douches d'eau glacée et revêtir la camisole de force. Molière n'aurait pas osé rêver ce châtiment pour son Arnolphe.

Eh bien! je reviens à mon dire : pour faire toucher du doigt les épouvantables conséquences d'un si facile abus de la loi, la courtisane était inutile. Le drame aurait pu être extrait d'un tout autre ordre de sentiments et d'intérêts, et il aurait paru plus neuf de la sorte. C'est ce qu'a compris M. Hector Malot dans un roman très-remarqué, *Un Beau Frère*, qui traite de la même question. Mais laissons là ce point de vue, et acceptons la pièce de l'Odéon telle que les auteurs nous l'ont donnée. Il nous reste à en faire connaître le dénouement « Déjà! » dirait-on. Déjà, en effet. Sur les quatre actes dont *la Baronne* se compose, trois sont employés à amener la séquestration du comte de Savenay. Cette séquestration obtenue, il semblait naturel d'en voir sortir des développements, des combinaisons, des situations. Point du tout; la pièce est toute dans l'exposition, puis vient une catastrophe qui tranche l'action et la termine. Voici cette catastrophe : le comte s'échappe de son cabanon et revient, la nuit, chez sa femme; il la trouve seule devant sa glace, essayant un collier et rêvant à tout un avenir de fortune et d'indépendance. A l'aspect de ce fantôme qui se dresse, pâle, dans le miroir, Edith se sent éperdue de terreur. Dans une scène suprême, elle essaie de reconquérir son pouvoir sur le vieillard; larmes, supplications, promesses, elle met tout en usage; mais le charme est rompu; à la place de l'époux il n'y a plus que le justicier; l'échappé de Charenton se change en bourreau, et, après une courte lutte dans les ténèbres, il étrangle l'épouse adultère avec son propre collier. La *Gazette des Tribunaux* est dépassée comme horreur; c'est le fait-divers traduit devant la rampe.

Depuis le coup de pistolet d'*Henriette Maréchal*, on n'était pas allé plus loin dans la brutalité. Je n'admire ni ne désapprouve ce dénouement; je le comprends, c'est tout ce que je peux faire. En dehors de cela, il y a une œuvre très-attachante, vigoureuse et franche de ton, serrée, concentrée, qui a fini par gagner le public, non sans quelque effort. M. Geffroy, l'ancien sociétaire de la Comédie-Française, qu'on a été arracher à sa retraite, joue le rôle du comte de Savenay comme il est écrit, avec un

venir il reste un parfum pénétrant; et si le fardeau de la vie a pu paraître lourd, chacun le porte, même les plus heureux.

Une voix suprême fait entendre en ce moment de sévères et sages paroles. Le destin a été contraire; mais l'homme a ait des armes à sa disposition pour le combattre. A-t-il lutté avec le courage que nécessite la bataille de la vie?...

Se sentir être, et dans un moment n'être plus, cause de l'appréhension aux plus décidés. Et si une vie mal employée, des passions dévorantes, des chagrins persistants, le corps flétri, la volonté usée, les tourmentes du cerveau poussent à ce dénouement, il en est peu à qui la pensée de Dieu ne revienne, qui leur fait prier le ciel de leur pardonner.

Ainsi se déroulait le passé de cet homme, sans courage pour recommencer une vie qui pourtant tous les jours doit se recommencer.

Honteux de sa faiblesse, en ce moment l'homme jetait à l'eau la coiffe de son chapeau, ne voulant être reconnu de personne.

Un léger bruit se fit entendre du côté de la passerelle, qui fléchit sous un pied hésitant.

Quelqu'un traversait la passerelle. Le cœur de l'homme se serra.

Sensation étrange que celle de la peur chez un homme qui ne tient plus à la vie!...

Ces bateaux servent parfois, la nuit, de refuge aux gens poursuivis, aux voleurs qui y cachent leur butin.

L'homme n'avait rien à donner, rien à perdre, et il devenait lâche au moment de se trouver en face d'un rôdeur de nuit! Pour ne pas être vu, l'homme baissa le corps et s'étendit sur le charbon, relevant avec précaution la tête pour suivre les mouvements de l'inconnu qui arrivait.

Devant la cabine du bateau, l'ombre s'arrêta. Puis un instant de silence, troublé bientôt par des sanglots qui firent à la fois mal et bien à l'homme : mal, parce qu'il jugeait maintenant qu'il était d'autres souffrances plus vives que les siennes; bien, parce que ces larmes trouvaient un écho dans son cœur qu'il pensait desséché.

L'homme prêta une oreille attentive : les sanglots avaient cessé.

Mais le vent qui soufflait apporta ces paroles :
« Adieu! mon âme, adieu! »

Ce fut tout. Une ombre se dressa hors de la cabine, reprit le chemin de la passerelle et disparut dans la brume.

En ce moment l'homme abattu avait puisé assez de forces intérieures pour remonter le courage d'un être plus malheureux que lui. Il se sentait propre à reconforter le cœur de celui qui paraissait son compagnon d'amertumes, et la vision s'était évanouie!

Cette dernière consolation manquait à sa fin. Il eût été si doux, avant de quitter la vie, d'apporter quelque consolation à un cœur d'où s'échappaient de si pénétrants sanglots!

Tout à coup de la cabine partit un vagissement d'enfant.

L'homme se leva, courut à la cabine où dans un coin, enveloppé dans des langes, gisait un nouveau-né abandonné.

Il n'est pas de père qui n'ait versé de larmes à la venue d'un enfant.

Celui qui allait se suicider se sentit devenir père. Des larmes brûlantes coulèrent de ses yeux sur le visage de l'enfant, qu'il tenait serré contre sa poitrine.

Le cœur fortifié, il remonta sur le quai dont il croyait avoir foulé les dalles pour la dernière fois. A cette heure il avait honte de sa lâcheté, et, bénissant l'enfant qui lui rendait la force nécessaire pour lutter désormais contre les difficultés de la vie, il releva la tête et entendit la voix de sa conscience qui disait : « Prends courage, je t'aiderai! »

CHAMPFLEURY.

(A suivre.)

feu sombre. M^{me} Adèle Page, engagée pour celui d'Edith Van Berg, y apporte plus d'énergie que de grâce; la tragédienne de date récente fait tort à l'aimable comédienne que tout le monde connaît; évidemment, elle brûle du désir de surpasser M^{lle} Rousseil. Les autres rôles sont tenus par M^{lle} Sarah Bernhard, aristocratique et sympathique; par M. Porel, spirituellement gai; par M. Ber-ton fils, nerveux, chaleureux, malheureux — *La Baronne* va devenir la pièce de résistance de l'Odéon pendant tout l'hiver.

Au Vaudeville, le répertoire de M. Victorien Sardou ne disparaît que pour reparaitre presque immédiatement. *Les Pattes de mouche* ramènent *Nos Intimes*, et *Nos Intimes* à leur tour préparent les appartements de *la Famille Benoiton*. Elle est revenue depuis quelques jours, cette famille si fameuse par ses travers et par ses toilettes. Vous rappelez-vous l'époque où tout était « à la Benoiton »? Cela semble éloigné d'un demi-siècle, et la pièce a maintenant un petit air archaïque qui ne lui sied pas. Les toilettes ont été renouvelées et sont plus extravagantes que jamais.

CHARLES NONSELET.

SAUVETAGE

DE L'ÉQUIPAGE LA « CATHERINE »

Le 17 novembre vers 7 heures 30 minutes du matin, le trois-mâts français *Catherine* de Saint-Malo, venant de Cette avec un chargement de vin, à destination de Dunkerque, faisait route à l'Ouest pour éviter les bancs qui se trouvent dans les environs de ce port. La mer étant très-grosse et le vent soufflant impétueusement du N.-N.-O. au S.-S.-E. avec grains et orage, Ce navire s'efforça de gagner le large en forçant de voiles. A 9 heures, voyant qu'il dérivait vers la côte, il fit deux tentatives infructueuses pour virer de bord « vent devant », il vira alors « vent arrière » (en marine « lofe pour lofe »).

Cette manœuvre le rapprocha forcément trop près de la côte. Voyant que malgré le « jusant » il était toujours « drossé » vers la côte, il mouilla avec ses deux ancrs de bossoirs.

Ces mouvements s'exécutaient malgré les signaux du sémaphore, signaux qui ne furent malheureusement et probablement pas aperçus.

A 2 heures 10 minutes les ancrs chassèrent et le navire fit côte. Le sémaphore signala le sinistre en hissant son pavillon noir, le navire, de son côté, avait mis le sien en berne. Une demi-heure après, les employés de douane essayèrent en vain d'envoyer une amarre. Un canot de sauvetage, composé de 15 hommes d'équipage, commandés par le brave pilote Mulard, chevalier de la Légion d'honneur, fit alors tous ses efforts pour atteindre le navire naufragé; il dut revenir.

La marée montant toujours, la mer devenant de plus en plus forte, l'équipage du trois-mâts dut se réfugier dans les haubans du grand mât et dans ceux du mât d'artimon.

Un instant après, le capitaine disparaissait, enlevé par une lame, alors que pour la seconde fois il lançait une amarre attachée à une cage à poules.

Enfin, à 4 heures, un nouveau bateau de sauvetage, monté par un nouvel équipage, moitié français moitié anglais, et dirigé par un courageux patron de pêche nommé « Germe », tenta un nouvel effort.

Après une lutte d'environ trois quarts d'heure, ils réussirent à sauver les matelots de la *Catherine*.

Le navire est perdu.

Ce n'est rien en comparaison du malheur qui fait une veuve et trois orphelins. Le capitaine Hilly, retrouvé il y a deux jours à trois lieues de Calais, a été inhumé aujourd'hui même; toutes les autorités civiles et militaires se sont fait un devoir d'assister aux funérailles de ce marin courageux qui, de l'aveu même de son équipage, a montré jusqu'au dernier moment une énergie indomptable.

HENRI LANOIX.



CALAIS. — Sauvetage de l'équipage de la « Catherine » du port de Saint-Malo. — (Dessin de M. de Bérard.)

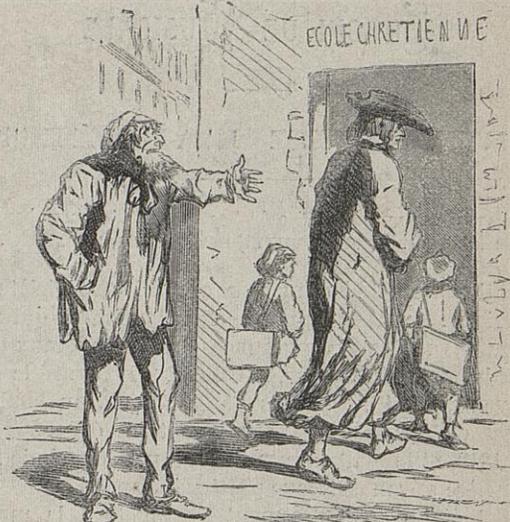
REVUE COMIQUE, PAR CHAM



— Le prix de votre abonnement, citoyen?
— Horreur! réclamer l'infâme capital!



L'INSTRUCTION OBLIGATOIRE RADICALE
— Tiens! bois moi ça et fume ceci.



— Je vous demande un peu! se faire tuer sur les champs de bataille! Faut que ça fourre son nez partout.



Nouvelle tenue semi-militaire des inspecteurs de l'Université.



LOI SUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE
Habiller en Prussien le dernier de chaque classe afin de pousser les autres au travail.



LOI SUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE
La chaire du professeur remplacée par un cheval de bois, d'un aspect plus viril aux yeux de la jeunesse.



— Allons, bon! voilà mon logeur qui revient.



— Accusé, vous ne connaissez donc pas l'article 47?
— Non, mon Président, M. Belot a oublié de me faire le service pour sa première.



— Eh ben! vous a-t-il éclairé le Saint-Esprit?
— Sur votre compte? le pétrole suffisait!



Les parents seront agréablement surpris des progrès de leurs enfants en gymnastique.



Nouveau pécule portatif se boutonnant dans le paletot, à l'usage des députés séjournant à Versailles.



LE MANDAT IMPÉRATIF
— Toujours brutal ton mari?
— Il me laisse un peu tranquille, depuis qu'il a son député à faire souffrir.

CALAIS. — Sauvetage de l'équipage de la « Catherine » du port de Saint-Malo. — (Dessin de M. de Bérard.)

CHRONIQUE MUSICALE

REVUE DE L'ANNÉE (1)

THÉÂTRE-LYRIQUE : reprise du *Docteur Crispin*, opéra-bouffe de MM. Nuitter et Beaumont, musique des frères Ricci.

S'il y a un théâtre martyr, c'est bien le Théâtre-Lyrique. Après un douloureux enfantement qui ne dura pas moins de cinq années dans les bureaux du ministère de l'intérieur, il fut enfin inauguré le 13 novembre 1847, dans la salle du Cirque, au boulevard du Temple. Mais survinrent les événements de 1848, et le malheureux théâtre pris d'anémie financière s'évanouit pour plusieurs années.

Cet état d'assoupissement semblable à la mort prit fin en septembre 1851. Le Théâtre-Lyrique ouvrit alors avec *Mosquita la Sorcière*, un opéra de M. Boisselot; il avait évacué le Cirque et s'était installé dans l'immeuble vacant du Théâtre Historique. C'était sa période la plus brillante qui commençait, mais pendant laquelle il récolta plus de gloire que d'espèces sonnantes, de bon aloi, et ayant cours.

Ce fut là, au boulevard du Temple, que le dilettantisme parisien assista à ce prestigieux défilé de chef-d'œuvres classiques où figuraient dans un éblouissement sans fin *Oberon*, *les Noces de Figaro*, *Orphée*, *Euryanthe*, *Robin des bois*, *Preciosa*, *l'Enlèvement au sérail*, *Richard-cœur-de-Lion*, etc...

Au moment où la foule semblait avoir appris pour toujours le chemin du Théâtre-Lyrique, M. Haussmann jugea à propos de remplacer les gaietés du boulevard du Temple par l'aspect morose des Magasins-réunis. Le théâtre-Lyrique fut donc démoli en 1861, et ses chanteurs allèrent aussitôt prendre possession de la salle qu'on leur avait bâtie au Châtelet; salle luxueuse, mais assez incommode, et par dessus tout mal située.

Je dis mal située parce que les Parisiens sont gens d'habitude, et que pour eux, aller au spectacle sur le bord de la Seine est une monstruosité, dont il n'est pas d'exemple dans l'histoire; autant vaudrait leur faire suivre les cours de la Sorbonne à Montmartre, ou transplanter les promenades des Champs-Élysées dans le quartier Latin.

D'autre part, M. Haussmann devait s'applaudir d'avoir attiré quelques violons dans les environs de sa demeure, puisque ce tout-puissant pacha était un des très-rares personnages du régime impérial qui se piquassent de connaître la gamme.

Les destinées du Théâtre-Lyrique se poursuivirent à la place du Châtelet avec des chances diverses, mais plutôt mauvaises que bonnes.

Là furent donnés *Don Juan*, *Così fan tutte*, *la Flûte enchantée* de Mozart, *Iphigénie en Tauride* de Gluck, et aussi le *Rienzi* du très-tudesque meinherr Richard Wagner.

Cependant vous savez en quelles sanglantes circonstances le Théâtre-Lyrique a été incendié cette année. Tout l'édifice, moins le foyer du public, et un petit magasin de costumes, n'est plus qu'une ruine.

Il est probable qu'avant un an le Théâtre-Lyrique aura trouvé où se loger. En attendant, il campe dans la salle de l'Athénée; laquelle lui avait été ouverte d'autant plus naturellement, que M. Martinet, directeur dudit Athénée, avait, l'année dernière, été nommé directeur du Théâtre-Lyrique en remplacement de M. Padeloup.

Par le fait, et c'est tout, l'Athénée a changé de nom. Nous avons un théâtre de moins dans Paris, et c'est le plus clair de toute cette affaire.

N'avions-nous pas raison de dire que le Théâtre-Lyrique était un théâtre martyr? Si on compte sa future et indispensable salle, il aura emménagé et déménagé cinq fois en l'espace de vingt-cinq ans! ce qui est peut-être sans exemple.

Donc, M. Martinet a, depuis quelques semaines, ouvert son théâtre de l'Athénée sous le vocable de Théâtre-Lyrique. Jusqu'à présent, il ne nous a pas

gratifié des opéras nouveaux qu'il tient, dit-on, dans ses cartons, mais il nous a donné force reprises.

D'abord celle, tout inattendue, de *Ne touchez pas à la Reine*, une partition de M. Boisselot, qui n'avait pas été entendue à Paris depuis plus de vingt ans. Beaucoup de musique dans ces trois actes, et de la musique facile et souriante, écrite dans un style qui se rapproche de celui d'Adolphe Adam. On en a retenu un quatuor et un bolero. Le bolero avait d'ailleurs survécu aux premières représentations données à l'Opéra-Comique.

Puis sont venus :

Le nouveau Seigneur, avec Caillot qui remplace Armandana, sans le faire oublier;

Martha, avec un nouveau baryton du nom de Solon et qui chante avec goût, bien que d'un style un peu froid; avec aussi le ténor Duwast qui, si on s'en souvient, avait un rôle dans la *Jeune d'Arc* que M. Duprez fit exécuter, il y a quelques années, du côté de la gare de Lyon;

Le Maître de Chapelle, chanté par Caillot et M^{me} Rety-Faivre;

Les Deux Billets de Florian et de M. Poise;

Le Barbier de Séville, de Rossini;

Le Toreador, avec l'excellent Soto, dans le rôle créé par Bataille; et à le voir déployer tant de verve, on ne se serait point douté que son cœur de bibliophile était plein d'affliction. En effet, Soto avait passé sa vie à se former une collection de livres précieux (éditions elzeviriennes, classiques latins et français, plaquettes introuvables, etc...). Eh bien, tous ses chers bouquins qu'il venait d'emménager dans son logement du boulevard Sébastopol ont été incendiés pendant les batailles de mai dernier.

Enfin, M. Martinet vient de remettre à la scène le *Docteur Crispin*, qui est, comme l'on sait, la traduction française de *Crispino e la Comare*, des frères Ricci, c'est-à-dire le plus spirituel, le plus frétillant, le plus endiablé des opéras-bouffes qui depuis trente ans nous soient venus d'Italie. La représentation en a été honorable, mais sans présenter cet excès de mérite ou de déféctuosité qui invite aux longs feuilletons.

Du reste, le maestro Federico Ricci a promis pour cet hiver un opéra inédit à M. Martinet, sans préjudice de la *Dogaresse*, les trois actes qu'il a écrits pour les Bouffes-Parisiens, et qui verront le jour des quinquets vers la mi-février.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — L'Opéra a exécuté la cantate de *Jeune d'Arc*, qui a valu récemment le prix de Rome à M. Serpette. — Dans *Bonnie et moi*, l'opéra-bouffe de M. Offenbach, dont la représentation est imminente, il y aura un rôle d'ours chanté par un ténor. — Au concert Padeloup, exécution d'une suite d'orchestre de M. Massenet. — Les concerts que M. Pesselievre donnait tous les dimanches aux Variétés, pour faire suite à ceux des Champs-Élysées, vont être transférés au théâtre du Châtelet.

A. L.

VOYAGE DE M. THIERS A ROUEN

M. Thiers a fait samedi dernier une courte excursion à Rouen.

Parti de Versailles à sept heures du matin, il arrivait dans la gare de la rue Verte à dix heures et demie.

Le président de la République était accompagné de M. le ministre des finances, de M. le ministre de la guerre et de ses deux aides de camp, MM. Fénélon et Fayet.

Un compartiment leur avait été réservé dans le train express qui quitte Paris à 8 heures du matin et que les voyageurs officiels sont allés prendre à Poissy.

MM. Nétien, maire de Rouen, Lizot, préfet, les sous-préfets du Havre, de Dieppe et de Neufchâtel, M. Cordier, député, et presque tous ses collègues de la députation et du Conseil général de la Seine-Inférieure, ont reçu à son arrivée M. Thiers, accompagné de M. Poyer-Quertier, du général de Cisse et de quelques autres officiers généraux, parmi lesquels M. le général de Valazé.

M. le président de la République est tout de suite monté dans une grande berline, dont les glaces

étaient abaissées : il avait à sa gauche M. le ministre des finances, et sur le devant M. le ministre de la guerre.

Le cortège s'est mis en route pour la rue de Crosne, où se trouve l'hôtel de M. Poyer-Quertier, au n° 22.

En tête marchaient cinquante superbes gendarmes à cheval en grande tenue, et derrière deux escadrons de dragons.

Au moment du départ de la gare, lorsque le cortège s'est engagé entre les haies formées par les troupes de ligne, on a beaucoup crié : Vive M. Thiers! vive le président! et vive la République!

Rouen était pavoisé, et ses rues étaient pleines d'animation.

Descendu à l'hôtel de M. Poyer-Quertier, M. le Président de la République a été accueilli par M^{me} et M^{lles} Poyer-Quertier dans un salon où se trouve exposée la statue d'argent massif, offerte en 1870 par tous les grands manufacturiers de France.

Après le déjeuner, le cortège a parcouru la rue de la République, le quai et le cours Boieldieu, la rue Lafayette, le pont de Pierre et la route d'Elbeuf. Le canon s'est fait entendre, les troupes formaient la haie jusqu'à l'entrée de la Grande-Prairie, sur la rive gauche de la Seine, là où se trouve le champ de courses de Rouen.

Dès cet endroit, les voitures et l'escorte ont accéléré leur marche pour arriver avant deux heures à la forêt de Rouvray, sur l'emplacement choisi pour les établissements militaires projetés, au lieu dit des Madriers.

On annonçait des illuminations pour la soirée, mais M. Thiers a regagné la gare sans apparat et est reparti à Versailles, après avoir signé au contrat de M^{lle} Poyer-Quertier.

V.-M.

A la suite des douloureuses épreuves que Paris a traversées, la misère est grande, surtout par les temps rigoureux qui commencent, et les bureaux de bienfaisance ont plus que jamais de nombreuses infortunes à soulager.

Ils font à la charité publique de pressants appels, mais malheureusement ils ne sont pas toujours bien écoutés. Cependant des moyens bien simples existent quelquefois pour aider aux malheureux. Ainsi le bureau de bienfaisance du 2^e arrondissement vient de recevoir du directeur d'une importante maison d'habillements pour hommes, la maison de la rue du Pont neuf, de Paris, une quantité de vêtements d'hiver.

A quels heureux résultats n'arriverait-on pas si, suivant l'initiative de cette maison, tous les grands établissements disposaient ainsi en faveur des bureaux de bienfaisance d'étoffes ou de vêtements, ne fut-ce que de leurs articles démodés!

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Si les petits cadeaux entretiennent l'amitié, il faut convenir que la Malle des Indes travaille dans l'intérêt de ce bon sentiment.

Quelles étrennes vais je recevoir, se dit-on? Là-dessus mille châteaux en Espagne.

Une visite à la Malle des Indes vous permet de fixer vos désirs.

Le froid est vif, dit le jeune élégant. Voici des cache-nez foulard blanc et des cache-nez foulard cachemire qui feraient bien mon affaire. Comme cela doit préserver du rhume! Sa mise y gagne, cela suffit.

Ces foulards de poche si souples, si moelleux, aux riches nuances, seraient fort de mon goût, murmure ce monsieur.

Mais la jeune fille qui n'a pas encore acquis l'art de dissimuler, ne peut contenir sa joie à la vue de ces délicieuses robes qui doivent lui composer de si coquettes toilettes de soirée. Foulards Pompadour aux fleurettes d'une telle fraîcheur que l'aurore semble les avoir humectées de sa rosée. Quel bonheur, quand je pourrai confier ces beaux rêves à ma couturière, se dit la jeune fille... Peut-être serai-je belle?

Voilà pourquoi la Malle des Indes (24 et 26, passage Verdeau) reçoit tant de bénédictions qui se traduisent en recettes fructueuses.

(1) Voir le Monde illustré des 7 octobre et 11 novembre.

La Malle des Indes envoie franco sa collection d'échantillons lorsqu'on lui en fait la demande. Pour recevoir par boîte d'une douzaine variée ses cache-nez et ses foulards de poche, il est nécessaire d'indiquer le prix que l'on veut y mettre.

Un jeune et frais visage, encadré par des cheveux blancs, semble s'étioler comme une rose sous la neige. On ne peut plus croire à sa jeunesse et à sa fraîcheur. Mais la beauté n'est-elle pas toujours, parmi les fées, sa bonne marraine, qui veille à son salut?

M^{me} Sarah Félix a pris l'eau des fées du savant Dr Morel sous son patronage, et nous offre ce nouveau baptême de jeunesse. Cette eau est une préparation salubre et bienfaisante qui rend aux cheveux leur couleur primitive, sans procédé de teinture. Elle agit sur le tube capillaire comme la rosée sur la plante. Par son usage, votre chevelure recouvre comme par enchantement ses couleurs brunes, châtaines ou dorées. Il y a là-dessous du sortilège!

Elle est vraiment magique cette *Corbeille fleurie* de MM. Pinaud et Meyer.

Une lotion du *lait d'Hébé*, et vous voici jeune et fraîche comme à seize ans. La *pâte callidermique* rend à la peau ses tons lisses et satinés, en effaçant la ride. La *crème neige*, légère comme le flocon, rafraîchit le visage, le rend blanc et velouté comme une feuille de camélia. L'*eau de toilette aux violettes de Parme*, essentiellement hygiénique, vous communique le parfum de la modeste fleur qui entre dans sa composition. Et le savon onctueux au suc de laitue tonifie, saine l'épiderme.

La parfumerie Pinaud et Meyer (30, boulevard Italien) est la meilleure sauvegarde de la beauté.

C^{ss}e A. DE BORRETTY.

APPLICATION

DU PROBLÈME DU CAVALIER

Le problème du cavalier a occupé le grand Euler. Il n'est point nécessaire, pour le résoudre, de savoir jouer les échecs. Il suffit de connaître l'ingénieuse marche de cette pièce, la plus capricieuse du jeu, et nous allons, en quelques mots, l'enseigner au lecteur. Si l'on suppose le cavalier posé sur la case A, il peut, au gré du joueur, se transporter sur l'une quelconque des 8 cases B, C, D, E, F, G, H ou I, en faisant deux pas, l'un oblique, l'autre horizontal ou vertical, de manière, toutefois, à ne point venir occuper une case contiguë à la case A, de départ. — On voit que si la case A touche à un des bords de l'échiquier, le cavalier n'a que 4 cases, au plus, à sa disposition. Il ne lui en reste que 2, si la case A forme un des coins mêmes de l'échiquier.

	I		B	
H				C
		A		
G				D
	F		E	

Cette explication donnée, le problème du cavalier consiste à faire partir cette pièce d'une case quelconque, et à la promener successivement sur les 63 autres cases, sans la poser plus d'une fois sur aucune d'elles. Quant à l'application du problème, elle consiste à semer les syllabes d'une petite pièce de vers sur les 64 cases de l'échiquier, de telle sorte que le cavalier puisse, en les recueillant progressivement dans sa marche, recomposer la pièce de vers.

Nous publierons dans le prochain numéro la solution, et le nom de l'abonné qui nous l'aura envoyée le premier franco.

LOGOGRIPE

deur	je	vaut	ou	que	le	trop	lec
plus	je	l'o	mers	qui	teur	di	dans
gis	d'un	des	ne	sein	ou	pieds	an
suis	rien	des	lard	cinq	cien	ou	j'in
ou	en	dre	ma	nie	ou	mes	tee
sui	rins	dit	lie	qu'on	teur	gè	de
se	j'en	en	for	me	me	pro	pour
un	vant	ve	fer	gin	prend	l'hom	le

M. H. Magen, concessionnaire du sauvetage des Galions de Vigo, vient d'obtenir du gouvernement espagnol la prolongation de sa concession jusqu'au 31 décembre 1873. En même temps, M. E. Bazini a reçu la croix de commandeur d'Isabelle la Catholique, pour l'habileté de son exploration dans la baie de Vigo, en 1870, et l'encourager pour la campagne d'exploitation qu'il va rouvrir à la fin de décembre, sur le *Vigo*, navire de 1,500 tonneaux, monté par 70 hommes d'équipage et 15 plongeurs.

MAISON DU PONT-NEUF

Rue du Pont-Neuf, n° 4, n° 4 bis, n° 6, n° 8, Paris

Recommandée particulièrement pour son extrême bon marché et le bon goût qu'elle apporte dans la confection des habillements pour hommes et enfants.

Pardessus ratine, doublé entièrement 29 fr.
Envoi franco dans toute la France.

AVIS



ventions modernes, 43, rue de Richelieu, s'y adresser directement.

ROBES ET MANTEAUX

ARIGON ET BORDET

Maison de premier ordre. — Atelier de couture.

Modèles les plus nouveaux

Paris, 10, rue du Bac, Paris.

Faubourg Saint-Germain.

Boulevard de Strasbourg, n° 34.

A L'EST

Au coin de la rue du Château-d'Eau

MAGASIN DE NOUVEAUTÉS

MAISON DE CONFIANCE

Pas de réclames, pas de frais luxueux, toujours payés par l'acheteur. C'est la SEULE maison de DÉTAIL à Paris qui livre ses marchandises AUX PRIX DU GROS. — Envoi franco échantillons et marchandises.

MACHINES A COUDRE
Envoi franco du Catalogue illustré des meilleurs systèmes de Machines à coudre, à toute personne qui le demandera à M^r E. BLOX, 106, boulevard Sébastopol, Paris.
Qualité, bon marché et garantie. Maison fondée depuis 12 ans

Librairie LACHAUD, éditeur,
4, place du Théâtre-Français, 4, Paris.

Publications nouvelles

- PAPIERS SECRETS brûlés dans l'incendie des Tuileries : complément des *Papiers et Correspondances* de la famille impériale. 5 »
 - RADOTAGES D'UN VIEUX RÉPUBLICAIN sur des hommes et des choses de ce temps, 1870-1872. 3 50
 - LA LIBERTÉ RÉPUBLICAINE, par Eugène Villiedieu. 3 50
 - La justice gratuite : PLUS D'AVOCATS, PLUS D'AVOUÉS, par de Rochefort. 2 »
 - LE CASQUE PRUSSIE, souvenirs anecdotiques de la guerre de 1870-1871, par Edgard Rodrigue. 3 »
 - LES MOBILES DU 90^e DÉPARTEMENT, par L. Plichon. 2 »
 - LA 1^{re} livraison de l'*Histoire politique et militaire de la guerre de 1870-71*, par MM. Hector Pessard et Wächter, illustrée par Darjou, vient de paraître, grand in-8^o Jésus. 60
- Adresser le montant en mandats ou timbres-poste et on reçoit par retour du courrier.

L'ÉDITION PETERS

s'est augmentée de plus de 600 morceaux, elle en compte 1500 environ à partir de 35 centimes (prix fixe).

Envoi franco contre mandats ou timbres-poste écrire franco à M. JUNG-TRUETTEL, 14, boulevard Poissonnière, ou 17, rue de Lille.

A LOUER OU A VENDRE

CHARMANTE VILLA, située 27, boulevard d'Argenson, parc de Neuilly. — Délicieux jardin avec petite rivière. Ecurie et remise.

S'adresser pour traiter à M. Audbourg, 43, quai Voltaire. — La propriété est à 20 minutes de Paris, en voiture.

SANTÉ La flanelle, préparée par le docteur BOURDONNAY, 12, boulevard Saint-Martin, Paris, est recommandée par toutes les sommités médicales, comme indispensable à l'hygiène

HISTOIRE ILLUSTRÉE DE PARIS

PRISE SUR LE FAIT ET AU JOUR LE JOUR

contenant

LE RÉCIT DE TOUTES LES ÉPREUVES

SUBIES PAR CETTE GRANDE ET MALHEUREUSE CITÉ

LA GUERRE — LE SIÈGE — LA COMMUNE
LES INCENDIES — LA DÉLIVRANCE

Cette histoire douloureuse est tout entière dans les deux volumes du journal *le Monde illustré*.

2^e semestre de 1870 : DE JUILLET A FIN DÉCEMBRE, 4^e semestre de 1871 : DE JANVIER A JUILLET.

Chacun de ces volumes de 410 pages in-4^o, orné de plus de 300 grandes gravures, se vend séparément, broché, 11 fr.

En envoyer le prix en mandat-poste ou à vue sur Paris, à M. Bourdilliat, administrateur du *Monde illustré*.

Pour les recevoir franco à domicile dans toute la France, ajouter 1 franc par volume.

Le *Monde illustré*, malgré les difficultés que lui ont créées l'investissement de Paris et les rigueurs de la Commune, est le seul journal de ce genre qui ait continué sa publication sans amoindrir son format et sans restreindre le nombre de ses dessins. Il les a au contraire augmentés, afin de suivre au jour le jour les événements qui se sont précipités depuis le commencement de la guerre jusqu'à la chute de la Commune. Pour ne rien laisser échapper des formidables événements qui se passaient sous nos yeux, ses courageux collaborateurs se sont plus d'une fois exposés aux balles des Prussiens, ainsi qu'à la périlleuse méfiance des communaux.

Aussi, la direction du journal peut-elle se flatter d'avoir élevé un monument précieux qui servira, dans le présent aussi bien que dans l'avenir, aux historiens de ces jours terribles.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Un an : 21 fr. — Six mois : 11 fr. — Trois mois : 6 fr.
Un numéro : 35 c. — Dans les gares : 40 c.



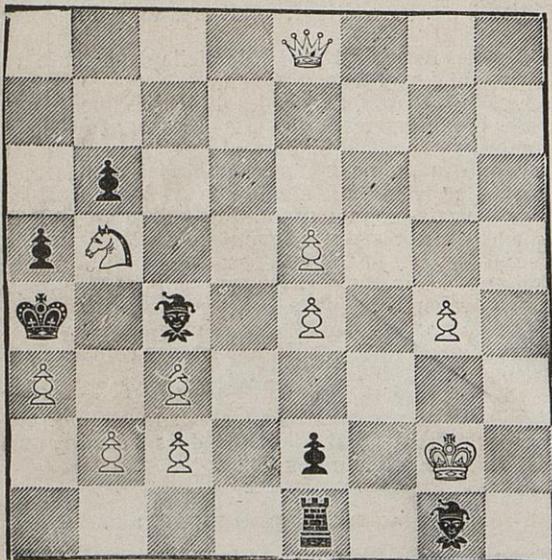
ROUEN. — Arrivée de M. Thiers. — (D'après le croquis de M. Eug. Grand.) — (Voir l'article page 358.)

En vente à la librairie académique Didier et C^e,
quai des Augustins, 33 :

- L'INSTRUCTION PUBLIQUE AUX ÉTATS-UNIS.
— Ecoles publiques, Collèges, Universités,
Ecoles spéciales, par C. Hippeau; 1 fort-vo-
lume avec gravures. 4 »
- LA VIE ET LES ÉCRITS DE PLATON, par Ed.
Chaignet; 1 vol. in-12. 4 »
- LA JEUNESSE DE VOLTAIRE, par G. Des-
noiresterre; 2^e édit. 1 fort vol. in-12. . . 4 »
- LES NATIONALITÉS MUSICALES, par Gustave
Bertrand; 1 vol. in-12. 3 50
- FRANZ SCHUBERT, sa vie et ses œuvres, avec
le catalogue de ses pièces, par M^{me} Audley;
1 vol. in-12. 3 »
- RÊVES ET RÉALITÉS, par M^{me} Blanchecotte;
3^e édit. 1 vol. in-12. 3 »

ÉCHECS

PROBLÈME N° 392. — D'ORIGINE AMÉRICAINE



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 390.

- 1. D 5 TR 1. P pr. D (A) (B)
- 2. F 7 TR 2. ad libitum
- 3. C 4 R ou 5 T, suivant le coup joué par les Noirs,
échec et mat. (A)
- 1. C 5 CR
- 2. ad libitum
- 2. D 7 T (B)
- 3. D pr. F, échec et mat. 1. Autre coup.
- 2. D 6 T, et mat le coup suivant.

Solutions justes : MM. J. Planche; L. de Croze, à Mar-
seille; café Paulin; M^{me} Emma Paham, à Lyon; le capi-
taine Charoussel, aux Vans; M. Lespault, cercle Republicain
à Nérac; Girard, à Lussières; cercle des Barbiers, café de
l'Union, à Mons; Fiasson, à Saint-Etienne; E. Frau, à Lyon;
café Frémont; Stiennon de Meurs, à Liège; Barré, Théâtre-
Français; L. de la Brunière; E. Léger, au Havre; Th. Fran-
çois Bertelle; Cercle du Creuzot.

Les autres solutions adressées sont détruites par cette
défense des Noirs : C 3 FD.

Problème n° 389 : M. Tonin Péraldi, à Ajaccio.
P. JOURNOUD.

Vient de paraître

LA RANÇON AUX PRUSSIENS
MANUEL
DES NOUVEAUX IMPÔTS

Un vol. in-18 de 72-pages

En vente aux bureaux du *Moniteur universel* et chez
tous les libraires.

Prix : 40 centimes

Ce volume est indispensable à tous les contribu-
ables français, qui y trouveront le texte des nou-
velles lois votées par l'Assemblée nationale, précéd-
ées d'un Index et de Notes explicatives.

ENVOI FRANCO pour la France et l'Algérie, con-
tre 50 cent. — Adresser les demandes à M. Bour-
dilliat, administrateur, 13, quai Voltaire, Paris.

LE CHEVALIER BEAU-TEMPS

PAR QUATRELLES
PRÉFACE
PAR ALEXANDRE DUMAS FILS

VIGNETTES
PAR GUSTAVE DORE

Un joli volume grand in-8°. — Édition de luxe.

PRIX : 3 FRANCS

En vente chez tous les libraires et au bureau du
Moniteur universel, 13, quai Voltaire, à Paris.

Pour recevoir ce livre franco par la poste, dans
toute la France, adresser 3 fr. en mandat-poste à
l'administration du *Moniteur*, 13, quai Voltaire, à
Paris.

RÉBUS



ENPLICATION DU DERNIER RÉBUS

En une année, se trouver ainsi accablé de malheurs, c'est
par trop.

PARIS. — IMPRIMERIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.